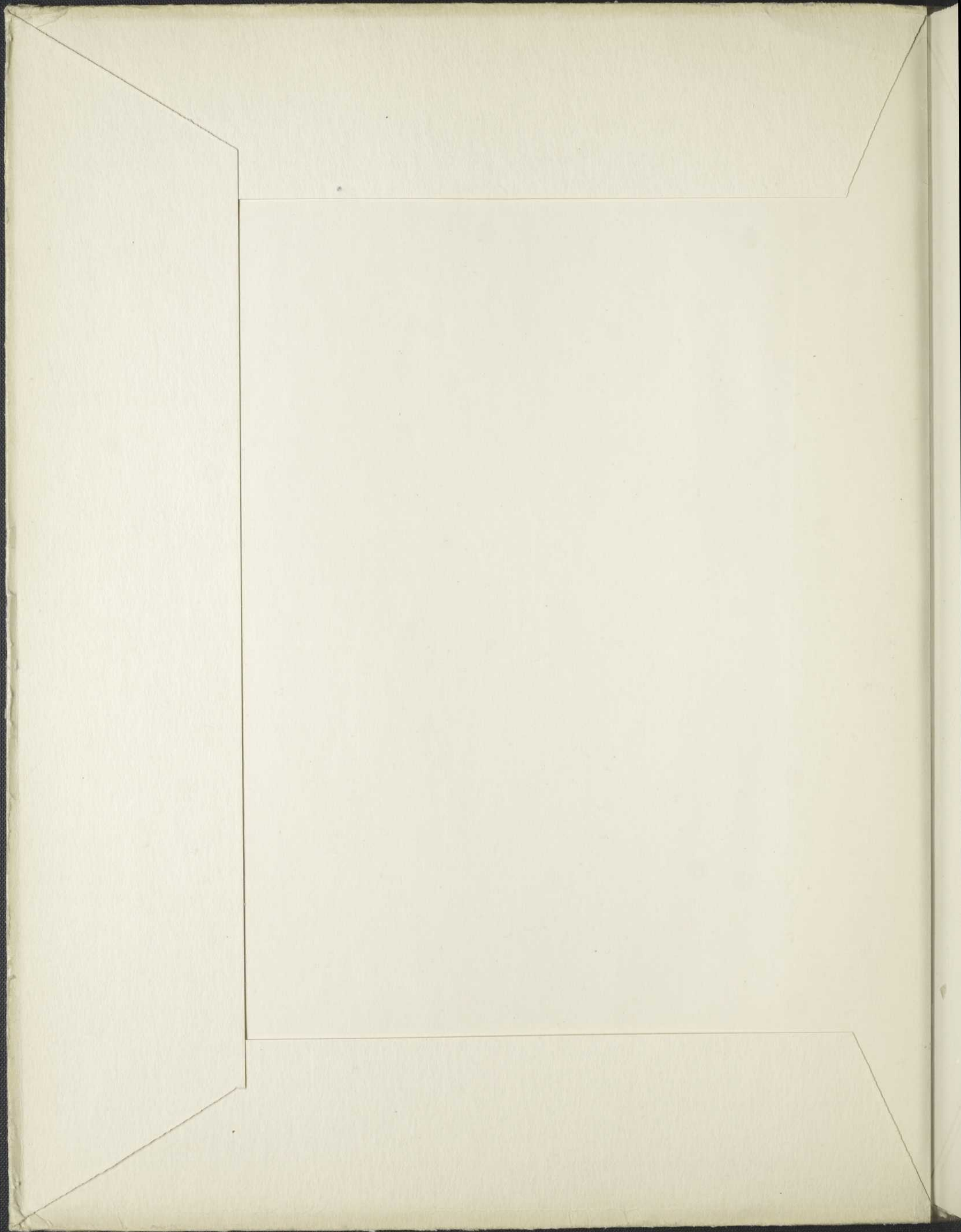
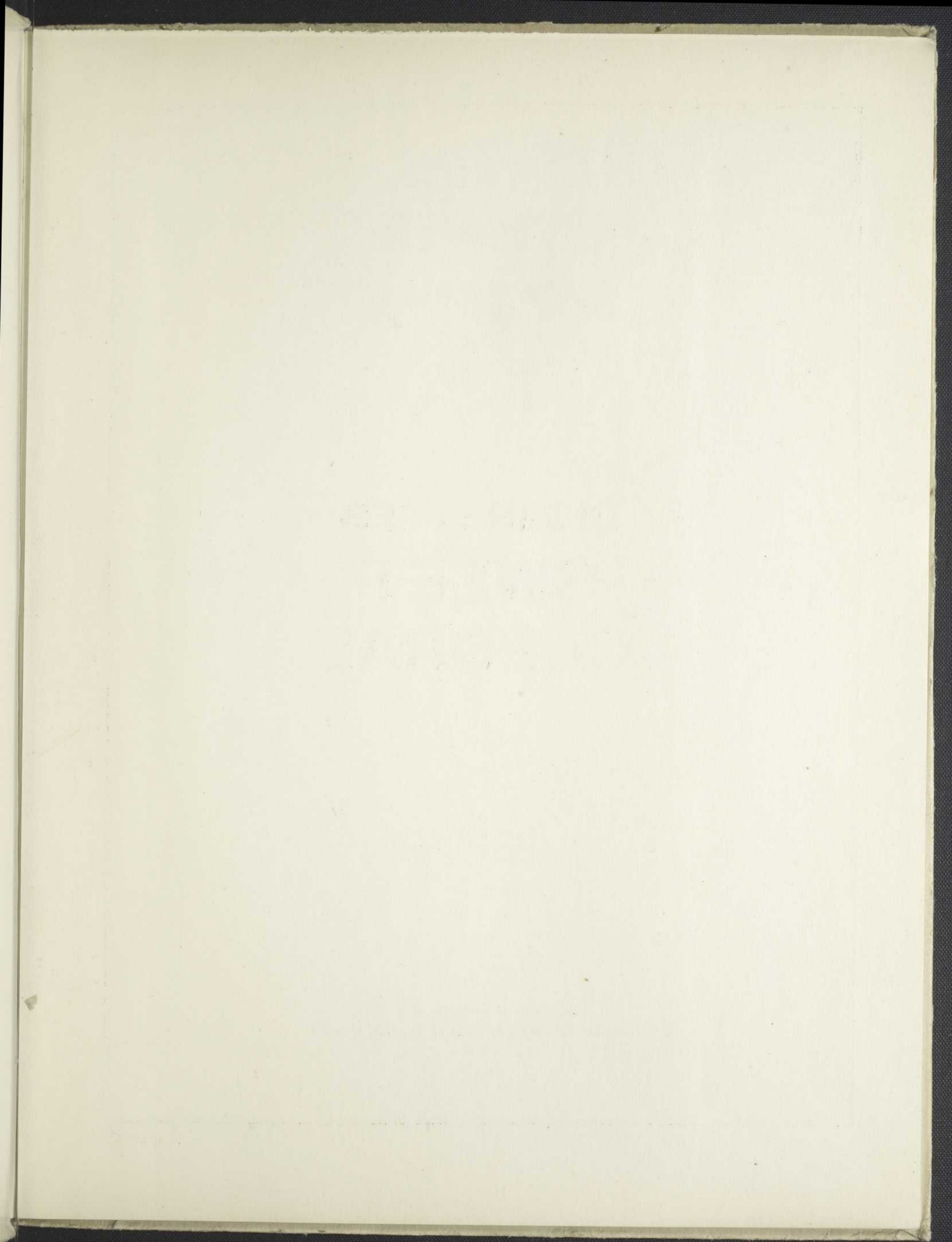


PER
R-382
EX-2

REVUE
DOMINICAINE







**CIGARETTES
SWEET
CAPORAL**

"La forme la plus pure
sous laquelle le tabac
peut être fumé".

Lancet

Réclame de la Division de Québec
Imperial Tobacco Company of Canada, Limited

REVUE DOMINICAINE

1936

(XLII^e année)

Directeur

R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

Conseillers

RR. PP. Ceslas FOREST, Benoît MAILLOUX, Raymond-M. VOYER,
Thomas-M. LAMARCHE, Albert SAINT-PIERRE, O. P.

Auctoritatum permissu

ABONNEMENTS

Canada: \$2.00 ; Etranger: \$2.25 ; Avec le Rosaire:

25 sous en plus ; Le numéro: 25 sous.

L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL



**...pour satisfaire
toutes les exigences**

La Réfrigération G. E. à air conditionné ne ressemble en aucune façon aux autres modes de réfrigération qui ont pu avoir leur utilité par le passé. C'est une innovation entièrement originale, devisée par la plus grande Institution d'électricité au monde, en vue de satisfaire les demandes les plus exigeantes.

Non seulement elle produit une température basse constante et scientifiquement réglée, mais elle maintient en plus l'humidité. Un courant d'air humide et frais circule en permanence dans l'appartement à raison de cinq tours à la minute, ce qui assure les conditions les plus favorables à la conservation des aliments, au maintien de la fraîcheur aux fleurs récemment cueillies, etc. Partout donc où il est question de réfrigération, de quelque exigence qu'il s'agisse, consultez le spécialiste de la Réfrigération G. E.

**CANADIAN
GENERAL ELECTRIC
C O M P A N Y L I M I T E D**

Janvier 1936

Sommaire

R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

Notre américanisation

R. P. RAYMOND-M. VOYER, O. P.

L'Américanisme et notre vie religieuse

R. P. EDMOND GAUDRON, O.F.M.

Chronique de philosophie

M. GÉRARD PARIZEAU

Les cordons de la bourse

Le Sens des Faits

La Société d'Etude et de Conférences, par Mme Annette LASALLE-LELUC.—L'Œuvre de Juvisy, par le T. R. P. M.-D. CHENU, O.P.

L'Esprit des Livres

Ter Haar : *Casus conscientiae* (R.-M. B.) Roy-Brault : *Gaspé depuis Cartier* (A.-G. A.) Lajoie : *Mère Marie de la Nativité* (H.-M. H.) Germain : *Les récits de la Crèche* (L.-G. B.) Acta Acad. Pont. S. Thomæ (L.-M. G.) Ducattillon : *Le vrai et le faux patriotisme* (M.-A. L.) Renaudin : *Marie de l'Incarnation* (R. D.)



A. Janin & Compagnie Limitée

ENTREPRISES
GÉNÉRALES



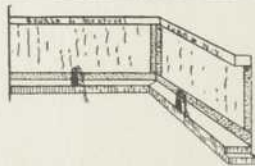
1460 OUEST, SHERBROOKE
MONTREAL

J. H. Aault
notaire

Bureau: 57 St. Jacques, O.
Rés: 4030, Maplewe

MA. 5020
DE. 7752

AGENTS de CHANGE
COURTIERS en OBLIGATIONS



**FORGET
& FORGET**

MEMBRES de la BOURSE
et du CURB de MONTREAL

MA. 5761

(CANADIAN COMODITY EXCHANGE)

49 & 51 ouest, St. Jacques

Fitzroy 4849

A.D. 1896

LAMPIONS
CIERGES
CHANDELLES

**S
R
I
V
E
S
T**

INSTALLATION
DES PLUS
MODERNE

PREMIER FABRICANT du LAMPION du CANADA

FABRIQUONS toutes QUALITÉS et FORMES
de CIERGES et CHANDELLES

fournisseurs des Pères Dominicains de N.-D. de Grâce

6369, BEAULIEU

MONTREAL

CHARLAND & CHARLAND
— AVOCATS —

PL. 2673

57 Ouest, St. Jacques

Notre américanisation

Si notre américanisation par divers agents propagateurs : presse, radio, cinéma et le reste, est un fait de notoire évidence, nos abonnés peuvent se demander à quoi rime dans ce cas une enquête formelle, ou une simple étude à compartiments comme celle que leur offrira cette Revue durant le cours de l'année mil neuf cent trente-six¹.

Les choses les plus évidentes, comme la couleur d'un mur familier, sont précisément celles qu'on scrute le moins. Les influences les plus persistantes, comme celle du climat, sont celles qui provoquent le moins de réaction, excepté parfois quand l'individu se sent en péril de mort. S'agit-il d'influence dite américaine, les intéressés déjà atteints ou menacés par la contagion sont les derniers à s'en apercevoir, partant à réagir. D'où la nécessité de mettre en relief l'étendue et la gravité du fait, en recourant moins aux descriptions d'ensemble qu'aux signalements concrets, voire aux statistiques, puisque celles-ci, fournies par des offices qui n'ont pas d'intérêt à se tromper, ne laissent aucun doute dans l'imagination même. Par exemple, et sans trop anticiper, qui ne voit que les récentes conventions douanières nous réservent des surprises en ce qui concerne l'afflux chez nous du

¹. Sauf additions ou interventions opportunes, ce travail d'ensemble exposera tour à tour les faits et méfaits de « notre américanisation » par : les influences religieuses (présent numéro), le journal, le magazine, le cinéma, le théâtre, la radio, le tourisme, le sport, l'industrie et les affaires. Le choix des correspondants — laïques pour la plupart — sans être complété, indique déjà que toutes informations touchant ce problème seront prises *de visu*.

journal et du magazine américains.

Cependant le simple exposé des faits dans leur matérialité massive ne suffit pas. Il faudra, par des détails significatifs, en faire saillir les conséquences de ce point de vue culturel qui englobe tout : discipline de l'esprit, langue et style, goûts artistiques, morale et religion¹. Ne parlons pas ici de tournant dangereux ni même, à la suite de Daniel-Rops, d'années tournantes. Il s'agit d'un encerclement de longue date auquel nos campagnes elles-mêmes n'échappent pas en entier. On tourne, je vois bien ça, mais à l'intérieur de ce cercle qu'il faut briser, si la survivance nationale est en jeu.

Que nos écrivains se fassent les éducateurs de l'opinion en signalant avec vigueur et clarté le danger de l'américanisme sous toutes ses formes. Danger des féeries trop sensibles, des productions sans mystère parce que sans pensée. Danger de ces divertissements faciles, véhiculés chez nous, de ces plaisirs fugaces, épidermiques, obtenus sans la moindre tension intellectuelle : art et façons de vivre où tout s'absorbe par les sens, au lieu de contraindre l'esprit à gagner sa satisfaction par l'angoisse de sa recherche et la ténacité de son effort. Menace d'autant plus directe que l'esprit oisif du Canadien français court au-devant

¹. Les réponses à notre enquête de 1934 : *idées et préoccupations intellectuelles et religieuses chez nos professionnels*, ont montré jusqu'à quel point nos écrivains laïques réservent leur jugement en matière de religion. Quiétude des temps passés, pudeur instinctive, timidité, respect humain, un peu de tout cela retient leur plume. Pour prévenir des manques possibles, et sans restreindre la liberté de chacun, nous avons sollicité du R. P. Voyer l'article suivant, sur les infiltrations d'un catholicisme à l'américaine à travers notre propre catholicisme.

NOTRE AMÉRICANISATION

d'elle, et c'est alors seulement qu'on le voit courir. Qui ne fut témoin de ce manège journalier : jeunes filles à peine sorties du pensionnat, où résonnait la saine musique, fermant le radio aux émissions classiques ou semi-classiques, pour « prendre » une mélopée de l'impudique « crooner » puissamment dénoncé par S. E. le Cardinal O'Connell.

« Mettre en garde contre les mauvaises influences, dénoncer les bonnes à l'attention et aux choix de ceux qui veulent garder à nos concitoyens la vie morale et la vraie beauté, voilà le service qu'on attend de vous », écrivait à son tour le cardinal Verdier en s'adressant à « Choisir », grand journal parisien du cinéma et de la radio¹. Mais cette éducation de l'opinion exige en supplément l'action organisatrice. Vue l'extrême difficulté d'obtenir des réactions individuelles contre un mal favorisant la sensualité et la paresse, il faut que les mesures proposées soient d'ordre social. Autrement, vous n'empêcherez jamais tel ouvrier, tel bourgeois, de fréquenter pour raisons de commodité le cinéma le plus voisin ; pas plus que vous n'empêcherez l'éphèbe inquiet, désœuvré, d'acheter ces magazines à rutilante couverture tapisant nos kiosques, où s'exhibe avec un soupçon de draperie la dernière pose d'une actrice, où l'on raconte en détail sa vie stupéfiante, dans le sens le plus littéral du mot, et toutes les circonstances vraies ou supposées de son dernier divorce. C'est bien le cas de répéter la maxime : on ne détruit que ce qu'on remplace ... Parce que les mesures d'ordre social, les entreprises d'action, sont délicates à préciser et d'ailleurs pleines de risques,

¹. Sept, 8 novembre 1935.

nous choisirons comme correspondants, sinon des spécialistes, du moins des hommes que leur expérience, leurs contacts, leurs études antérieures, prédisposent à ce genre d'examen.

Si une telle étude doit s'orienter vers l'action, c'est qu'en réalité il s'agit d'une vie à enrayer plutôt que d'une doctrine à combattre. Il n'y a pas de théorie de l'américanisation comme il y eut en 1849 une théorie de l'annexion. Mais l'annexion morale vers laquelle nous sommes entraînés commande la résistance sur tous les fronts d'abord ; puis, un programme d'action positive autrement vaste (bien que la politique y puisse contribuer pour beaucoup) que celui de Lord Elgin et de ses ministres tenant tête au mouvement. C'est à une oeuvre de réfection sociale que la Revue Dominicaine désire apporter sa part, une part qui peut être considérable, pour peu que le grand public s'y intéresse. Si elle revêt aujourd'hui cette toilette coûteuse, ce n'est pas pour dire aux passants devant l'étagère : Regardez-moi, mais : Lisez-moi !

... Je ne saurais clore cette présentation sans remercier nos collaborateurs, en particulier ceux qui apportèrent à la « Question juive » des éléments de solution fondés en doctrine et en partie suggérés par l'histoire. Sans doute il a fallu remonter bien loin dans le passé ; les premiers articles n'offraient guère de liaison apparente avec le problème tel que posé devant nous ; mais ce rappel de l'attitude de l'Eglise au cours des siècles indiquait l'esprit qui doit dominer nos rapports avec les ennemis du nom chrétien. Déjà le texte du T. R. P. Mailloux : « Saint Thomas et les Juifs », s'appuyant en outre sur l'histoire la plus récente d'Israel, porte « qu'un certain nombre de mesures gouvernemen-

NOTRE AMÉRICANISATION

tales non seulement défensives, mais de plus préventives, apparaissent nécessaires contre la minorité juive ». Finalement, les articles du T. R. P. Forest — une longue patience — traitent de la Question juive au Canada, sans en rien escamoter. Aussi des témoignages d'entière satisfaction nous arrivent chaque jour de la part de gens honnêtes, soucieux de poursuivre les revendications nationales sans déni de justice ni de charité.

M.-A. LAMARCHE, O. P.

L'américanisme et notre vie religieuse

Cette question n'est que la première d'un certain nombre que la Revue Dominicaine se posera cette année sur l'influence américaine au Canada français. Et ce n'est pas la plus facile.

Une influence religieuse ne se mesure pas à coups de statistiques. Il ne suffit pas non plus de s'en tenir aux œuvres essentielles, comme on le fait du point de vue scientifique et artistique, lorsqu'il s'agit d'apprécier la pensée ou le goût d'une époque. C'est que la religion d'un peuple n'est pas, comme la science et l'art, le domaine réservé d'une élite, et ne peut être retrouvée entière dans les ouvrages de ses maîtres. Surtout, lorsqu'il s'agit de juger d'une influence religieuse toute de l'actualité, est-ce jusqu'au geste de la plus humble prière, aux aspirations obscures des âmes qu'il faut étendre son observation, pour comparer, dans la vie concrète, les jugements de valeur morale qu'on y formule, et plus encore peut-être ceux qu'on ne formule pas, mais auxquels on obéit en silence, sinon inconsciemment.

Et ce devrait être particulièrement vrai d'une influence religieuse à l'américaine. Aux Etats Unis, plus que partout ailleurs, il semble que la pratique prime sur l'idéologie, que la vie n'ait son plein sens qu'en langage de l'action et des réalisations concrètes. Et même, s'il arrive qu'après coup l'on veuille réduire en formules une attitude apparemment réfléchie, cette traduction n'est plus comprise, elle fait l'effet, aux intéressés

eux-mêmes, d'une langue étrangère. Nous l'avons bien vu dans la condamnation par Léon XIII de l'*Américanisme*. Cette hérésie américaine avait été signalée de la France, et transcrite à Rome en termes de théologie. Eh bien, les évêques catholiques des Etats Unis ont eu beaucoup de peine à reconnaître dans ces formules quelque chose de la vie de leur peuple et de leurs directions spirituelles.

Il a fallu cet effort aux Américains eux-mêmes pour reconnaître sous les mots quelques traits seulement, parmi les plus accusés, puisque exagérés, de leur vie religieuse. Et nous voilà en frais de découvrir jusqu'aux lignes les plus dissimulées de cette marque étrangère dans notre vie à nous ! Car l'américanisme dont nous recherchons les influences est loin de se réduire aux cinq ou six points de l'hérésie cataloguée sous ce nom par Rome. Ce n'est pas, en comparaison de ces erreurs, un jugement sur notre propre orthodoxie que nous voulons prononcer. Il pourra se faire que nous touchions au passage à ces positions extrêmes du catholicisme américain, mais comme à des conséquences d'une mentalité, d'un état général d'esprit qui seul nous intéresse.

L'américanisme, pour nous comme pour tous les autres peuples, c'est sans doute une manière de faire et de penser caractéristique de nos voisins ; ce qu'ils ont mis de leur âme, dans des gestes et des idées que nous retrouvons, en substance, partout ailleurs ; quelque chose qui serait à leur vie ce que peut être leur accent à la langue anglaise qu'ils parlent. Mais c'est aussi plus que cela. La marchandise est américaine, du seul fait qu'elle nous vient de l'autre côté de la frontière, quand même elle ne

différerait en rien de celle qui se fabrique en d'autres pays. Ce serait déjà une américanisation financière, économique ou intellectuelle, si pour ces denrées diverses, nous nous alimentions aux Etats Unis. N'y aurait-il pas ce même aspect à considérer d'un américanisme dans notre vie religieuse ?

Dès lors, avant de nous demander si notre *catholicisme* est américain de manière et d'esprit, n'importe-t-il pas de nous poser cette autre question : jusqu'à quel point les divers éléments qui constituent la vie religieuse aux Etats Unis, *paganisme*, *protestantisme* aussi bien que *catholicisme*, ont-ils pénétré chez nous, dans quelle mesure nous sommes-nous alimentés, en ces matières, chez nos voisins ?

I) LES INFLUENCES DE L'UNE OU L'AUTRE RELIGION AMÉRICAINE

Les contagions du paganisme Il est convenu de parler de *religions* païennes. Elles ont pu sous leur forme primitive mériter ce titre : c'était le polythéisme. Le paganisme que l'on retrouve aux Etats Unis est loin, au moins en théorie, de ces cultes organisés. Il se donne même pour un athéisme. Il a peut-être, en fait, renié plusieurs des dieux antiques, mais pour les remplacer par d'autres plus modernes, non moins nombreux et aussi servilement adorés. Pour cette raison, on l'appelle le néo-paganisme américain. Les statistiques officielles comptent 50 millions de ces païens nouveau genre dans la grande république.

Ce nombre formidable de négateurs du Dieu des chrétiens, dans un pays où ceux-ci déploient une grande activité, représente

une force antagoniste qui ne peut être indifférente ou neutre. Ils n'y mènent pas sans doute la lutte antireligieuse ouverte et calculée dont on est témoin en Russie et au Mexique, si ce n'est peut-être quelques sectes plus agressives. Cette action païenne n'y est pas moins réelle, particulièrement redoutable, parce que anonyme, diffuse, multiforme. Ses organes principaux sont le journal, le magazine et le cinéma. La marchandise colportée, est toujours la même : une vie morale dévaluée, l'idéal humain réduit à un égoïsme jouisseur, un matérialisme abject des sentiments individuels et des ambitions sociales.

C'est aussi une marchandise d'exportation. Et, le Canada en a été un des principaux débouchés, quoique, — ce qui nous importe moins ici, — il n'en ait pas été le seul. C'est un fait connu, proclamé, dénoncé : les magazines américains remplissent nos kiosques, les réclames cinématographiques couvrent les affiches de nos théâtres. Faut-il en conclure tout de suite que nous sommes, de ce point de vue, américanisés ? On ne pourrait sans doute être plus exposé au danger. Cependant, la possibilité, si grande soit-elle, n'est pas le fait. Pour répondre avec exactitude, il faudrait nous poser auparavant ces autres questions : un paganisme aussi accusé ne nous est-il pas concurremment apporté d'ailleurs ? ne l'accueillons-nous pas, de ceux-ci ou de ceux-là, parce que les mêmes causes qui l'ont fait naître en d'autres pays l'avaient déjà engendré chez nous ? et puis, à supposer que cette contagion américaine ait été de première main et à nulle autre pareille l'avons-nous subie au point de pouvoir parler d'une américanisation ?

Une analyse psychologique nous renseignera ici beaucoup mieux que ne sauraient le faire toutes les statistiques, toujours superficielles à la vie. La méthode d'analyse nous permet en plus de localiser les recherches sur un seul point : notre condition exacte au point de vue religieux. Le travail consiste alors à étudier les notes caractéristiques de la contagion paienne dont nous pouvons souffrir. Elles nous révéleront son lieu d'origine. Le naturalisme français par exemple est bien différent du racisme allemand, et l'un et l'autre se distinguent en plus d'une façon du matérialisme américain. Si c'est là toujours du paganisme, à quoi reconnaître plutôt, chez nous, une influence des Etats Unis ?

Quel paganisme laissons-nous paraître ? Il y aurait d'abord un *naturalisme*. Autre chose certes que le naturalisme en art ou en littérature de certaines écoles françaises ; nous avons encore trop peu appris à observer la nature pour lui demander toute notre inspiration. Rien non plus qui se rapprocherait de la mystique allemande des forces physiques, ou du matérialisme scientifique russe. Le naturalisme s'insinue chez nous, non dans les idées ou dans la culture scientifique et artistique, mais dans la vie. Il se manifeste dans une lassitude de l'effort vers le surnaturel, et une recherche de plus en plus disposée à se satisfaire de la conquête d'un coin de la terre : l'aisance matérielle, sinon la richesse. La foi n'est pas perdue, mais elle n'a plus de lumière. Il faut observer jusqu'à quel point se referment, sur les préoccupations habituelles, les perspectives supraterrestres, et comment l'échelle des valeurs a été réduite aux mesures humaines

de la respectabilité et de la réussite. Sans apprécier encore l'étendue du mal, reconnaissons dans ce fléchissement d'une nature qui s'affaisse sur elle-même, les conséquences normales sans doute d'une anémie religieuse, où la foi ne sait plus se renouveler et la pratique dépasser la routine. Mais si le vide que laisse une diminution de la foi est toujours le même, l'orientation que prennent alors les forces naturelles libérées diffère selon les époques et les milieux. Et comment nier que le naturalisme dont nous sommes travaillés ne soit d'inspiration américaine, marqué du même signe du dieu-dollar, orienté vers le même confort matériel, pétri du même égoïsme jouisseur ? Ce pragmatisme utilitaire, il y a longtemps qu'on l'a donné pour une caractéristique de la vie américaine. On ne le trouve pas ailleurs dépouillé à ce point de critique intellectuelle, voire de mystique. Il nous sollicite en plus avec une insistance que ne justifient pas les pertes, si grandes soient-elles, enregistrées chez nous au bilan de la foi. Il nous vient donc du dehors, de l'autre côté de la frontière.

Avec ce naturalisme, nous est venu aussi le paganisme de la *morale*. Et ce n'est peut-être pas exactement cette morale païenne, dégradée, que l'on signale dans les conceptions de l'amour et du mariage, reçues dans notre meilleure société. Il en est une autre qui va à l'encontre d'une vertu encore plus haute de la morale chrétienne, et qui a le mérite en plus de révéler une influence plus spécifiquement américaine. Aucun doute que nos notions de *justice* ont été profondément modifiées, en ces vingt dernières années, par la spéculation à laquelle nous ont initiés

nos voisins. Nous ne sommes pas les seuls à avoir été contaminés. Notre mal, pour être partagé, n'en est pas moins réel, et loin de le diminuer, cet asservissement du monde, par la morale de l'argent, nous impose davantage ses lois. On les connaît ces lois : faire travailler l'argent ; remplacer le labeur productif par la spéculation ; pousser à l'inflation des valeurs boursières ; provoquer, par des manœuvres déloyales, par la diffusion de fausses nouvelles, la hausse ou la baisse des titres ; s'enrichir vite ; amasser les richesses dans les mains d'un petit nombre. C'est tout le code de Wall Street, appris à la lettre par les magnats de la finance, et dont le moindre commerçant possède les principes essentiels. Quel sens de la justice peut survivre chez un peuple qui s'est rué, avec cette frénésie, à la richesse demandée uniquement à l'audace et la chance ? Quel respect de la propriété peut subsister ? Aussi, faut-il entendre les plaintes de ceux qui ont des crédits. Les dettes ! un vieux mot, une vieille chose oubliée qui n'empêche plus de dormir, qui ne change rien au train de la vie. Le confort, le plaisir de luxe lui-même, telle est la première obligation, celle qui est due, en réalité, à l'impérieux appétit de jouissance, à l'appréciation païenne du bien terrestre.

On s'étonnera peut-être de nous voir assombrir à ce point le tableau. Eh bien, nous avouons avoir été le premier surpris d'y être contraint. Nous ne nous attendions vraiment pas, lorsque nous avons commencé à ramasser les faits, à réfléchir à certaines conséquences, que l'addition de tous les signes de déchéance donnerait ce résultat inquiétant. Nous reconnaissons, bien sûr, qu'il reste à notre organisme des parties saines, assez peu

atteintes du moins par la contagion. Encore, quand on veut les localiser, faut-il s'en tenir à une seule classe, celle qui, à la campagne, vit de la terre. On retrouve là une vie chrétienne sincère, avec le lot commun sans doute des péchés capitaux, mais avec une foi religieuse vive et proportionnellement plus éclairée que partout ailleurs. La population de nos villes grandes et petites, nos classes industrielles, acceptent de plus en plus chaque jour, des points de vue païens, dans la vie individuelle et sociale, sur la conscience, le bonheur, la responsabilité, le mariage, l'éducation : toutes choses fondamentales. Il subsiste bien à travers tout cela une pratique de vie chrétienne, une étonnante soumission aux directions de l'Eglise catholique. Mais à quoi cela tient-il ? Evidemment à des souvenirs religieux trop anciens pour qu'ils ne survivent aux négligences de la première génération. Mais cela tient aussi à une paresse des intelligences, qui préfèrent accepter l'illogisme d'une vie catholique où le Dieu chrétien n'occupe plus guère de place. Avec la moitié de certaines déchéances morales, dont nous sommes témoins chez nos gens, le Français, plus logique, se croirait déjà obligé d'en appeler à une théorie contre l'Eglise et contre Dieu.

Nous n'insistons pas davantage sur ce point. Nous ne sommes pas chargé de prêcher, mais de constater. Il nous est impossible toutefois de ne pas conclure à la nécessité d'un travail dans le sens de la *rechristianisation*. Nous avons bien eu, ces dernières années, écrit à l'encre rouge et à l'encre noire, le long des routes, sur les murs des gares, des écoles, et jusque des églises, le mot *refrancisons*. C'était une louable campagne. Mais s'il fallait qu'en

prêchant la fidélité à la langue gardienne de la foi, nous oublions de prêcher la foi elle-même, et que nous laissions notre peuple professer un jour l'irréligion en français... Il faut avouer en toute sincérité que l'anglicisme ou la mauvaise construction française, nous chagrine beaucoup moins, quand il nous arrive — expérience récente — de l'entendre dénoncer par celui qui, l'instant d'avant, nous faisait ses naïves sorties en faveur de l'amour libre. Ceux-là au moins, qu'un auguste devoir rend directement responsables des âmes, ne pourront pas ne pas être particulièrement sensibles à celle des « infiltrations étrangères » qui pousse notre peuple à la trahison de son Dieu. Une seule chose pourrait nous consoler, sur ce sujet que nous venons de traiter, ce serait qu'on n'eût pas réellement à craindre tant que cela l'influence du paganisme américain. Mais si les faits nous donnent raison, une seule colère alors reste permise, celle qui nous élèvera contre les ennemis de Dieu et de l'âme de nos frères.

Les propagandes du protestantisme Il y a peu de choses à dire de l'influence protestante américaine. On n'en trouve guère de trace dans notre vie religieuse. Des individus isolés, ici et là dans la Province, surtout dans les régions proches des frontières, ont pu se laisser gagner à la religion protestante. Encore, l'apostasie était-elle due, dans ce cas, à une autre cause, en réalité, qu'à une influence étrangère ; par exemple, une difficulté avec son curé, un mariage mixte, ou la fréquentation d'écoles ou d'églises protestantes trouvées seules dans le voisinage. Les sectes elles-mêmes

qu'on a vu, de temps à autre, grouper de nos compatriotes apostats, si elles ont été encouragées et soutenues dans la suite par les églises américaines, ne leur devaient pas leurs origines.

Ce n'est pas pourtant que le protestantisme nous ait totalement négligés dans sa propagande. Elle s'est faite, selon les époques, plus ou moins active. Pendant longtemps les organisations protestantes du Canada ont semblé s'être réservé un monopole. C'était alors la brochure et le feuillet mobile, jetés par ballots dans les gares, semés sur les banquettes des wagons, colportés aux portes, distribués sur la rue ou à la sortie des réunions publiques. Mais, le magazine américain a paru, qui s'est fait le véhicule, aussi bien des doctrines protestantes que des provocations à la morale chrétienne, avec cette différence que le paganisme des mœurs pouvait seul, et avec quel profit, utiliser le concours de l'image. C'est la radio qui devient aujourd'hui le redoutable organe du protestantisme. Par cet agent de publicité, c'est jusque dans le silence du plus humble foyer que se font entendre, non seulement les réclames de la feuille de propagande mais encore le prêche du ministre et les chants des cérémonies protestantes. Cependant il s'agit de propagande positive, sans attaque directe, du moins à notre connaissance.

Plusieurs raisons, moins consolantes les unes que les autres, expliquent que nous ayons résisté et promettions, à la vérité de rester à peu près insensibles à cette influence religieuse. C'est d'abord qu'une propagande protestante, plus rapprochée, nous a depuis longtemps mis en éveil et obligés à nous immuniser doublement contre ses sollicitations. Le protestant chez nous

c'était aussi l'Anglais, et le même réflexe de défense nous était commandé, pour nous protéger contre ses idées religieuses, reconnus comme une menace pour notre caractère français aussi bien que pour notre foi. Nous avons gardé vis-à-vis des avances du protestantisme américain la même attitude soupçonneuse, lui opposant du même coup notre peu de familiarité pour la langue anglaise qu'il parlait. Enfin il a toujours été assez évident que le dépit, plus qu'une attirance réelle, a fait, chez les nôtres, les quelques conversions au protestantisme, vraiment conscientes, qu'on a pu enregistrer. Et il devient non moins manifeste que, avec la diminution de l'esprit religieux, une désertion du catholicisme conduit plutôt à rien — à un athéisme pratique — qu'à une religion diminuée.

Les prêtres du catholicisme Restons ici au strict point de vue où nous nous sommes placé dans la première partie de cette étude. Et alors, cette question précise : nos coreligionnaires des Etats Unis nous ont-ils fait bénéficier des ressources du catholicisme qu'ils ont, chez eux, puissamment organisé et fortifié ? Y aurait-il eu, en cette matière, des importations américaines, en hommes, littérature, secours moral, qui nous rendraient redevables à nos voisins d'une part de nos richesses catholiques ? Il semble bien que, sans risque d'être ingrats, nous pouvons répondre par la négative. C'est plutôt le Canada français qui a donné des centaines de ses prêtres, pour le travail apostolique au Etats Unis non seulement auprès des nôtres émigrés là bas, mais encore auprès des populations de toute langue et même de toute

couleur. S'il nous est venu quelques prêtres américains, que nos maisons d'éducation réclamaient ou accueillaienent comme professeurs de langue anglaise, on ne peut pas dire que le clergé américain, d'origine irlandaise en particulier, a soutenu, même seulement du point de vue moral, l'effort catholique de la française province de Québec. Il a pu exister des sympathies sincères, franchement apostoliques souvent, entre des membres de ce clergé, et parmi ses plus dignes représentants. Des travaux à large portée disciplinaire et doctrinale, comme le concile de Baltimore par exemple, ont pu avoir une répercussion bienfaisante sur notre pays. Mais de véritable collaboration, constante et efficace, il n'y en a pas eu, en ce sens au moins que, loin de nous avoir alimentés catholiquement, c'est de nous que les Etats Unis ont reçu pour un bon cinquième de leur vie catholique. Dans la suite, précisément à cause de ce contact de nos prêtres avec le clergé américain, nous avons pu importer des manières et des méthodes en vogue chez nos voisins. C'est là une autre histoire, qu'il est temps de raconter.

II) LES INFLUENCES DU CATHOLICISME À L'AMÉRICAINNE

Un jugement général Est-il nécessaire de prévenir que cette qui s'impose expression ne veut pas avoir, sous notre plume, un sens désobligeant, du moins en tout ce qu'elle veut couvrir. Nous nous hâtons en tout cas, quand ce ne serait que pour acquit de conscience, de protester contre le parti pris hargneux de ceux qui ne veulent rien trouver de bon dans les méthodes apostoliques

adoptées par nos coreligionnaires des Etats Unis. De la même façon, s'il nous arrive de condamner celles de ces méthodes, reconnues préjudiciables aux intérêts religieux, ce sera toujours avec l'assurance que loin d'être là bas d'une pratique communément ou uniformément acceptée, elles furent parfois aussi sincèrement réprochées dans certains centres catholiques américains qu'elles pouvaient l'être chez nous.

Et maintenant, de notre point de vue canadien, le meilleur américanisme de ce genre ne doit-il pas être considéré comme un mal, pour cela seul qu'il nous vient de l'étranger, qu'il a le tort de nous faire perdre *notre* manière ? La question ainsi posée — selon sa formule habituelle à peu près littérale — met en cause des principes que nous n'avons pas le temps de discuter ici. C'est se demander, en somme, si un organisme, social ou autre, ne doit pas plutôt vivre de sa propre substance, que de chercher au dehors des enrichissements qu'il aura à assimiler. Le problème alors devient celui-ci : ne vaut-il pas mieux vivre pauvrement, et même mourir, en gardant, avec tous ses défauts, ses qualités originales, que de tenter de se débrouiller et de prospérer, en adoptant d'un autre la manière qui lui a réussi ?

Libre à chacun, quand des intérêts personnels sont seuls en cause, d'opter pour la fierté du premier sacrifice, si toutefois on est assuré qu'il n'y entre pas une suprême paresse. Mais c'est autre chose quand il s'agit du salut des âmes et des intérêts de Dieu, comme il arrive ici. On n'a plus le droit alors de donner la préférence à sa fierté nationale, en regardant comme indigne une méthode apostolique, qui a le prétendu tort d'être américaine, mais

aussi le grand mérite d'être plus efficace que le moyen par nous inventé, ou reçu avec le commun bagage des routines. On ne tiendrait tout de même pas, par exemple, pour rester fidèle au genre oratoire classique français, à donner le sermon en trois points et exorde proportionné, aux messes qui se disent à une heure d'intervalle, dans nos grandes églises des villes, le dimanche. Le petit sermon de dix minutes, incisif, dynamique, dans l'esprit américain, est le seul possible. Vaudra-t-il mieux ne pas prêcher du tout que de sacrifier ainsi à la méthode expéditive ?

La manière américaine n'a peut-être pas toujours, sur d'autres procédés étrangers, le facile avantage que met en valeur ce dernier exemple, et on doit avoir assez l'impression déjà que ces pages ne tendent pas précisément à une naïve apologie de l'américanisme. Une béate admiration pour toute méthode américaine, sur ce point comme sur les autres, serait aussi infantine et téméraire que peut manifester d'étroitesse le parti pris dénoncé plus haut. Mais nous voulons — et c'est une loyauté envers les catholiques américains, aussi bien qu'une garantie pour le jugement à porter sur leur influence — qu'on les comprenne d'abord, et qu'on accepte de mettre la question de la foi au dessus de toute autre considération. C'est sous cet angle seul qu'il nous appartient de juger du catholicisme à l'américaine. En apportant à la chose religieuse le sens pratique qui les caractérise, nos voisins ont-ils réussi une adaptation qui plie les circonstances aux exigences du catholicisme, ou plutôt celui-ci aux circonstances ? Et lorsque nous acceptons de les imiter, en quel sens nous efforçons-nous à notre tour d'être pratiques ? Voilà, une fois pour toute, la norme d'un

jugement sur notre américanisme catholique. Il nous reste plus qu'à retracer, dans notre vie, le fait même de cette influence.

Contre la routine Nos voisins nous ont rendu, sur ce point, **des oeuvres** d'appréciables services. Ils nous ont appris diverses méthodes, pour le travail qui s'impose, dans l'oeuvre religieuse, en outre du ministère sacré proprement dit. Pour commencer par la plus matérielle, celle de la finance, que de procédés nos paroisses des villes surtout ont empruntés aux américains : méthodes de comptabilité qui sauvent du temps, initiatives qui rapportent de l'argent. Quelle oeuvre religieuse, de paroisse ou autre, obligée de s'assurer des revenus considérables, pourrait aujourd'hui y suffire, si ses dirigeants voulaient s'en tenir aux méthodes de jadis. C'est encore l'exemple de nos voisins qui nous a décidés, aux prix de quelles hésitations ! à sortir l'oeuvre apostolique de l'église et de la sacristie, pour la porter sur le terrain où elle avait son unique chance de prendre contact avec des âmes qui nous échappaient autrement. On s'en tenait, il y a quelques années, à la *Congrégation*, qui réunissait à tour de rôle son groupe, mais en quelle proportion pour la masse représentée des jeunes gens, des hommes mariés ? Et ceux qui ne venaient pas, qu'on savait devoir ne jamais venir à cette congrégation, les moins bons ou se donnant comme tels, et qu'aucune autre oeuvre ne permettait de rejoindre ! La congrégation de piété gardera sa place, espérons-le, non comme un vieux cadre qu'il faut conserver, mais pour son travail véritable, trois fois essentiel, qui est de former à une vie spirituelle dépassant la moyenne, — à la con-

dition toutefois que les directeurs de telles œuvres y apportent ce souci. Mais il fallait, à côté, les œuvres sportives, studieuses, artistiques, par où le prêtre réussit à s'introduire dans les vies, à propager une saine influence, à distraire au moins les esprits de fallacieuses attirances. Les catholiques américains de toute nationalité ont eu deux raisons de comprendre très vite cette nécessité : d'abord l'obligation où ils étaient de se protéger contre les organismes anglo-saxons du même genre, puis, ayant à tout construire à neuf, le souci d'aller tout de suite à l'œuvre pratique. La grande difficulté, pour nous, a été de reconnaître insuffisantes de vénérables organisations, héritées de nos traditions françaises ... cependant que la France s'assimilait elle-même les œuvres modernes de nos voisins.

L'importance donnée aux cadres de l'œuvre Lorsque en France, on accepte de l'étranger les cadres d'une œuvre nouvelle, le premier souci est d'y jeter une vie extraordinaire, d'animer les formules neuves d'un esprit et d'une culture à la française. Croirait-on, par exemple, à feuilleter les revues des Scouts de France, qu'il s'agit là d'un organisme emprunté aux Anglais il y a à peine vingt-cinq ans ? Ils n'ont pas chambardé les formules, ils les ont animées : « Ils ont spiritualisé le scoutisme », avouait Lord Baden Powell au Saint-Père. Ce n'est pas tout à fait la manière américaine. Le génie de la race, ici, c'est celui de l'entreprise, de l'affaire bien conduite, bien administrée. L'organisation matérielle, les cadres, voilà dès lors ce qui importe. Une boutade sans doute que cette parole d'un haut directeur des

œuvres catholiques aux Etats Unis : « je ne suis ni un sacrificeur, ni un bénisseur, ni un docteur, mais un responsable, obligé de rendre ses comptes ». La part faite à l'exagération, la formule laisse transparaître une mentalité. Si on y regarde de près, n'est-ce pas celle que nous avons adoptée peu à peu, de préférence à l'autre, que semblaient devoir nous rendre plus familière nos traditions françaises ? Effet, à n'en pas douter, d'un climat spirituel voisin, qui nous a marqués plus que nous ne voulons le croire.

Nous imitons beaucoup, le plus souvent mal. Dans nos emprunts faits aux initiatives françaises elles-mêmes, nous croyons avoir répondu à toutes les exigences d'une adaptation, lorsque nous avons changé un article au programme suivi là bas, sans nous occuper d'y conserver une vie si proche de nos profondes manières de penser, apte comme pas une à provoquer des réactions qui deviendraient ensuite facilement personnelles. C'est bien plutôt, semble-t-il, les cadres de l'œuvre que nous voulons, que nous travaillons à transplanter le plus vite possible, à imposer bon gré mal gré, à rendre infrangibles, moins par la vie dont on les anime, que par le nombre proclamé en hâte des adhérents, la centralisation exclusive de la direction, la police organisée autour des œuvres concurrentes, la multiplication des ralliements et des parades. L'œuvre catholique, dans l'esprit du monde des affaires en lequel nous vivons, devient plus qu'une entreprise puissante : un *trust*, quand ce n'est pas un *bluff* tout à fait américain. Il est impossible, dans ces conditions, que le souci premier des dirigeants ne devienne

celui d'une administration, puisque l'œuvre, si religieuse soit-elle par son nom et son but, est organisée uniquement sur un pied d'affaires. Ce n'était pas la peine de boudier si longtemps des œuvres très bonnes en elles-mêmes, pour y apporter ensuite le seul esprit capable de les gâcher, imitant ainsi nos voisins dans leurs défauts et non plus dans leurs qualités.

Un catholicisme appuyé aux ressources humaines L'Eglise a eu à se défendre, depuis toujours, contre une présomption trop humaine, dans l'œuvre exclusivement divine qu'elle poursuit. Un reproche a naguère été fait aux catholiques américains de s'être rendus particulièrement coupables de ce péché. Et il est peut-être possible de retrouver dans nos propres fautes sur ce point, la part d'influence de nos voisins, en ceci qu'il y aurait correspondance dans les vues et les gestes. Nous ne devons certes pas à l'influence sulpicienne, à laquelle la grande majorité de notre clergé a demandé sa formation, le type du prêtre trop soigneux de sa personne et trop moderne, bien différent de ceux dont la génération disparaît à peine, et qui ne laisse plus guère distinguer, dans les milieux où nous les rencontrons ensemble, comme à Rome ou à Paris, le Canadien et l'Américain. Nous devons peut-être, par exemple, à la fusion de nos étudiants et de ceux des Etats Unis, pendant quatre ou cinq ans, dans nos séminaires, une communauté d'idées ou au moins de manières. En plus, il y a les échanges de sujets entre maisons religieuses canadiennes et américaines, qui, sans compter les voyages, établissent une communication permanente entre le clergé des deux pays. Tout ce

qu'il faut pour que l'on arrive à envisager à peu près de la même façon le travail apostolique.

Et la note générale qui caractérise ce travail, sur laquelle les apôtres de l'*américanisme* mettaient jadis l'accent, c'est l'ACTION. Dans nos milieux urbains surtout, où le travail est plus astreignant, l'action est regardée comme la forme supérieure de la piété. La formation du peuple devient un entraînement plus qu'un enseignement. Le dogme, c'est de plus en plus l'affaire des théologiens professionnels. On veille à l'honnêteté de la vie chrétienne, mais on ne se soucie guère de la mystique. Vis-à-vis des non catholiques eux-mêmes, on croit à l'efficacité du prestige d'une religion qui s'est construit des temples imposants. Le moyen évangélique de la prière cachée, de la souffrance, de l'humble sacrifice, le « moyen pauvre », est toujours honoré, souvent prêché, mais celui qui préoccupe et dont on s'assure d'abord l'appui, c'est le moyen humain, de moins piteuse apparence. Ce n'est pas paresse, puisqu'on se dépense sans compter. Aucune trace non plus d'une théologie faussée ; on défend le principe en chaque occasion. Erreur uniquement de stratégie. Enthousiasme pour la tactique de l'action, pour la réussite des œuvres appuyées aux ressources d'une vie d'homme, et qui doivent être terminées avant que celle-ci ne s'épuise. Il faut dès lors que tous les coups portent. « Aussi, l'apostolat moderne exige-t-il une souplesse dont sont incapables les vieux ordres monastiques chargés des lourdes armures de leurs observances », nous disait, il y a vingt ans, un des plus distingués représentants des œuvres catholiques au Canada français, qui avait du reste vécu plusieurs années aux Etats Unis.

Influence américaine ? Celui qui peut en douter, n'aura qu'à relire la lettre de Léon XIII au cardinal Gibbons. Nous pourrions recevoir comme à notre adresse quelques-uns des graves avertissements de l'auguste Pontife.

En large résumé, influence américaine très réelle sur notre vie religieuse. Dirigés et dirigeants atteints de différente manière, mais d'un coup qui peut être aussi nuisible pour ceux-ci que pour ceux-là. Chez les premiers, un paganisme dosé, insinuant, attaché aux plaisirs comme aux exigences matérielles de la vie. Chez les derniers, un effort sincère, mais moralement trop semblable à celui des « magnats », et qui réussit à faire répéter au peuple ses gestes catholiques, sans atteindre les esprits et renouveler les convictions chrétiennes, ce qui est bien le point essentiel.

Des chefs religieux, attentifs et énergiques, qui n'ont pas attendu nos enquêtes pour se rendre compte du danger, ont déjà réagi avec autant de sagesse que de courage contre des prétextes de luttes pour la vie, qui ont le seul tort de couvrir par d'autres mots d'ordre, le seul qui convienne, selon le Pape, à « l'action catholique » : *rester chrétien, sauver la foi*. Si notre catholicisme est pour quelque chose dans notre vie nationale, s'il nous convient à ce point qu'on s'est cru obligé de le confondre toujours avec notre caractère français, c'est peut-être tout sauver que de le conserver très pur, même de tout autre sentiment légitime qui pourrait nous en faire oublier les incomparables exigences. Sans compter que, pour un catholique, la cause religieuse mérite déjà pour elle-même le plus noble, le plus héroïque effort.

Raymond-M. VOYER, O. P.

Chronique de Philosophie

La *Bibliothèque Augustinienne*, dirigée par le R. P. Fulbert Cayré, A.A., a récemment fait paraître une très intéressante étude de M. Régis Jolivet sur la doctrine augustinienne de l'illumination¹. L'auteur nous avertit que cette publication est la mise au point d'un travail paru dans le volume commémoratif du 15^e centenaire de la mort de saint Augustin, édité par la *Revue de Philosophie*². Tenant compte des travaux et recensions parus depuis la première publication de son étude³, M. Régis Jolivet a, sur certains points, complété et, sur quelques autres, corrigé un texte qui tout de même diffère encore assez peu de sa première rédaction.

En tous cas, la revision n'a pas changé la conclusion de l'étude dont la structure reste la même. Une remarquable pénétration avait, en effet, permis à M. Régis Jolivet d'apercevoir dans la doctrine fondamentale de l'illumination augustinienne deux aspects tout à fait distincts qui commandent encore la division de son livre : *le fait de l'illumination* — *le mode de l'illumination*. Distinction qui met l'auteur en mesure de préciser et de limiter, spécialement en ce qui concerne l'explication du fait de la connaissance humaine, ce que la doctrine augustinienne et

1. *Dieu Soleil des esprits*, Bibliothèque Augustinienne, Desclée de Brouwer, Paris. Un vol., in-8° de XVIII-220 pp.

2. Juillet-décembre 1930.

3. Ont particulièrement été utilisées les observations du R. P. Blaise Romeyer, dans : *Archives de Philosophie*, Vol. VIII, pp. 584 et sv. — et de M. F. Van Steenberghe, dans : *Revue néo-scolastique de Philosophie*, février et mai 1933.

la doctrine thomiste ont de commun.

L'illumination augustinienne, « on peut dire qu'elle n'est tout entière qu'une vaste preuve de l'existence de Dieu, fondée sur l'analyse de l'acte de connaître et de tout ce qu'il comporte de conséquences métaphysiques ... C'est de ce centre de perspective qu'apparaît surtout l'unité profonde de la pensée de saint Augustin, proposant toute sa doctrine comme un passage de l'âme à Dieu — de l'âme découvrant Dieu, présent en elle, comme le principe nécessaire de son activité intellectuelle et comme la source de l'être universel — à Dieu, Sagesse infinie et dispensateur de la béatitude surnaturelle »¹.

En effet, il est généralement admis qu'on ne saurait comprendre la preuve augustinienne de Dieu sans se pénétrer, en même temps, de la doctrine de saint Augustin en ce qu'elle a d'essentiel². Or, l'ensemble de cette doctrine nous dévoile que c'est dans l'analyse de notre acte de connaissance que s'impose la nécessité de reconnaître l'existence de Dieu. En d'autres termes, dès que nous voulons savoir comment il se fait que nous connaissons, nous entrons dans la voie qui nous conduit à l'affirmation de l'existence de Dieu : car de même que l'œil corporel ne saurait voir sans lumière, ainsi l'intelligence ne saurait connaître sans une lumière incorporelle jaillissant du Soleil des esprits pour l'illuminer ainsi que tout ce qu'elle connaît. Tel est l'aspect général de la doctrine augustinienne de l'illumination que M. Régis Jolivet fait

1. Introduction, XVIII.

2. M. E. Gilson a fort bien mis en évidence cette pensée, lorsqu'il a écrit : « Embrasser l'ensemble de la démonstration augustinienne (de Dieu) ... revient à embrasser l'ensemble de la doctrine d'Augustin ». *Introduction à l'étude de saint Augustin*, Paris, 1929, p. 29.

ressortir dans le premier livre de son ouvrage.

Nous n'entreprendrons pas de résumer ce livre qui est de lui-même une très habile, mais très rapide vue d'ensemble de solutions philosophiques que saint Augustin ne s'est jamais préoccupé de rassembler dans un corps de doctrine, même plus ou moins achevé. Nous voulons tout simplement, sans discuter la question plus spécialisée du mode de l'illumination augustinienne, prendre en considération quelques points généraux mis d'ailleurs en évidence par l'auteur.

1) Un fait très important est d'abord à noter : c'est dans la foi aux Saintes Ecritures que saint Augustin s'est affranchi de la désespérante persuasion, qui l'avait envahi, de ne jamais pouvoir atteindre au vrai et à la certitude. Nouvellement converti et désormais réconforté par le vif sentiment qu'en la foi catholique il possède enfin la vérité, il ne peut qu'éprouver alors un impérieux besoin de vider en quelque sorte son esprit des opinions qui l'avaient enfoncé dans le scepticisme : « Je ne fais rien d'autre, écrit-il à ce moment, que de me défaire de toutes mes vaines et pernicieuses opinions »¹. Sans doute, son *coeur* est fermement attaché à la doctrine du Christ ; mais son esprit est encore encombré des préjugés qui l'empêchent de se découvrir dans sa vie propre. Ce que sa foi lui enseigne, il veut aussi le comprendre ; et, déjà, la lecture des néo-platoniciens commence à lui faire saisir que l'esprit humain est capable, par lui-même, d'atteindre au vrai. Cherche-t-il alors à se *démontrer* à lui-même

1. *Contra academicos*, II, c. III, n. 9 ; P. L. t. 32, col. 444.

l'existence d'une vérité absolue qui viendrait garantir ses certitudes ? Aucunement. On croirait plutôt que pour avoir constaté, dans la vérité dont les Saint Livres ont pénétré son cœur, l'absence de toute doctrine humaine, il est enclin à penser que son esprit n'arrivera au vrai qu'après s'être affranchi lui-même des opinions qui l'ont jusqu'alors envahi. Et de cette libération il sort persuadé qu'il y a tout de même, à bien y penser, des vérités simples et incontestables qui ne laissent pas de place au doute. Nous cherchons, par exemple, la sagesse et jamais nous ne trouvons sage de subordonner le supérieur à l'inférieur, de ne pas rendre à chacun ce qui lui est dû et de préférer le corruptible à l'incorruptible. Il y a donc, impliquées dans cette sagesse que tous les hommes cherchent spontanément, des certitudes inébranlables et présentes à tous les esprits qui veulent s'ouvrir aux conditions du bonheur désiré. Et, d'autre part, si nous jugeons de la beauté des choses, n'est-ce pas parce qu'il y a en nous un type de beauté auquel nous référons tout ce que nous rencontrons de beau autour de nous ? Supposez que nous nous trompons : Il est tout de même vrai que nous *sommes*, puisque nous nous trompons. Puis, le monde et la vérité viendraient-ils à périr, ne sera-t-il pas encore *vrai* qu'ils ont péri ? — Libre du doute qu'ont engendré en lui les opinions des soi-disant philosophes, Augustin se trouve maintenant en face d'un fait de conscience : quelles que puissent être ses erreurs, la perception certaine de sa pensée et des vérités élémentaires qu'elle lui offre subsiste et s'impose absolument.

2) Dans l'analyse de son acte de pensée, saint Augustin arrive ensuite à cette constatation : Ces types de sagesse et de

beauté vraies qui nous font juger de la sagesse des hommes et de la beauté des choses, n'ont-ils pas pour premier caractère d'être indépendants de l'esprit humain ? Ce n'est pas lui qui les engendre ; et il n'y peut rien changer. Mais quand il les découvre, la nouveauté est en lui et non en elles. De plus, puisqu'il y a des degrés divers de sagesse et de beauté, il faut bien qu'il y ait un degré suprême de sagesse et de beauté dont tous les autres ne sont que des imitations plus ou moins approchantes.

3) Enfin, parce qu'il ne peut y avoir deux sagesse et qu'une seule est la véritable, il faut bien que celle-ci soit telle en vertu de la vérité qu'elle revêt. Le même raisonnement doit s'appliquer à tous les états et à toutes les qualités que nous reconnaissons dans les personnes et les choses : ce sera toujours de la même sagesse que les hommes devront être sages et de la même tempérance qu'ils seront tempérants, etc ... En conséquence, il faut bien que toutes les idées de sagesse, de bonté, de tempérance, etc..., dont nous voyons des cas particuliers chez les hommes, soient vraies du fait qu'elles sont, à leur tour, des cas particuliers de la vérité qui les recouvre toutes. Il nous est donc impossible de « nier qu'il existe une vérité immuable contenant toutes les vérités immuables : cette vérité n'est ni la mienne, ni la tienne, ni celle d'aucun homme ... ». C'est Dieu lui-même réunissant en sa pensée toutes ces vérités. Autrement ne faudrait-il pas soutenir que « Dieu a fait sans raison ce qu'Il a fait, ou que, avant d'agir en créant, Il ne savait ce qu'Il faisait ? »

Tels sont les trois points auxquels nous voulions nous arrêter dans cette vue d'ensemble de la doctrine augustinienne de

l'illumination que nous propose M. Régis Jolivet : 1) Affranchi de l'influence des opinions soi-disant philosophiques qui l'avaient livré au scepticisme, Augustin revient à la perception certaine de sa pensée et des vérités élémentaires spontanément saisies. 2) Puis, il passe à la constatation, en sa pensée, qu'il doit y avoir, pour expliquer le fait de la diversité des degrés de perfection dans les êtres créés, une forme *exemplaire* dont toutes les autres ne sont que des imitations ou des participations. 3) Enfin, aucune pensée humaine ne pouvant, dans sa réalité changeante et finie, contenir ce monde d'entités exemplaires et immuables, il faut admettre l'existence d'un Dieu qui les possède tous en sa pensée.

Aussi M. Régis Jolivet peut-il écrire, en s'appuyant du reste sur le texte des *Confessions*¹ : « C'est dans l'âme même que l'âme découvre l'existence de Dieu, en tant qu'elle en saisit la présence invisible — invisible aux yeux corporels — dans l'essence même de la pensée. En fait, toute la théorie de la connaissance de saint Augustin n'est qu'une vaste preuve de l'existence de Dieu, mettant en jeu, non un système de concepts abstraits, mais l'intuition de la présence de Dieu dans l'âme qui pense la vérité ; ou du moins, si elle met en jeu, par la dialectique exemplariste, un système de concepts abstraits, c'est pour conduire l'âme à l'intuition de plus en plus claire — d'obscur qu'elle est d'abord — de la présence de Dieu en elle, sous les espèces de la lumière qui l'éclaire » (p. 37-38).

Faisons d'abord remarquer que l'auteur, tout en continuant

1. Liv. X. c. VI-XXXVIII.

de soutenir que saint Augustin recourt, dans la démonstration de l'existence de Dieu, plus volontiers à l'argument de causalité exemplaire, tient cependant compte, dans son livre, des observations faites à ce sujet par M. F. Van Steenberghen¹ et le R. P. Boyer². Il écrit maintenant qu'en fait « Augustin s'efforce de composer les deux points de vue ... causalité exemplaire et causalité efficiente » (p. 40). Précision de grande importance qui s'ajoute en complément nécessaire au passage que nous venons de citer.

C'est donc par la mise en œuvre des concepts abstraits de causalité efficiente et exemplaire que saint Augustin conduit l'âme à « l'intuition de plus en plus claire — d'obscurité qu'elle était d'abord — de la présence de Dieu en elle, sous les espèces de la lumière qui l'éclaire ». Formule très heureuse et bien révélatrice — pourvu qu'on l'entende en son sens véritable — de l'esprit philosophique de saint Augustin. Mais redisons-le : « pourvu qu'on l'entende en son sens véritable ». L'intuition dont il s'agit n'est évidemment pas l'intuition de quelque chose de Dieu présent à l'âme. Saint Augustin invoque à plusieurs reprises la parole de l'Apôtre : « Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem » (I Cor., XIII, 12). Mais il se fait que ce terme « intuition », en n'offrant pas toute la clarté désirable, rend fort bien le caractère d'inachèvement doctrinal que l'on s'accorde à reconnaître dans la pensée de saint Augustin.

Cependant, tout inachevée que soit cette pensée, elle n'en

1. Loc. cit. p. 105-141.

2. Loc. cit. mai, 1933, p. 247.

porte pas moins la marque d'un esprit philosophique dans tout le sens du terme. Il suffit, pour s'en convaincre, de n'avoir pas l'habitude de concevoir la philosophie comme une dialectique purement abstraite. Aussi, M. Régis Jolivet a-t-il franchement saisi le sens réellement philosophique de saint Augustin, lorsqu'il le voit s'élever, au moyen de concepts abstraits plus ou moins élaborés, du fait *concret* de la pensée spontanée à l'explication de plus en plus claire que lui en donne l'incontestable existence de Dieu. Sans doute, une fois parvenue à la rassurante saisie intellectuelle de l'Être dont l'existence s'impose à tout esprit qui ne veut pas désavouer le mouvement de sa propre vie, la pensée d'Augustin ne sait s'appuyer sur une métaphysique qui devait attendre encore des siècles son achèvement. Mais à une époque où rien ne le laisse espérer, il ne réussit pas moins à ouvrir le regard de l'âme sur cette lumière qu'elle porte naturellement en elle et qui lui découvre, dans sa propre vie, sa propre force.

Aussi quand, à son tour, saint Thomas d'Aquin cherche à traduire, en termes aristotéliens, ce qu'il faut entendre par cette lumière intérieure dont Dieu éclaire l'esprit, se met-il devant le fait de l'illumination comme devant un fait définitivement acquis. A celui-ci sans doute il apportera son interprétation géniale, mais, dans les données de saint Augustin, il aura saisi tout de même quelque chose d'essentiel dont il ne voudra jamais se départir et qui devra, à ses yeux, commander tout le redressement de la philosophie d'Aristote.

Si donc Thomas d'Aquin reconnaît qu'il y a dans la doctrine augustinienne de l'illumination un élément à déterminer, mais

non à renverser, n'est-ce pas véritablement entrer dans son esprit que de considérer une pensée dont il aimait à s'inspirer lui-même? Remonter, comme lui, à l'origine des problèmes philosophiques, n'est-ce pas choisir de se mettre dans les conditions les plus aptes à faire pénétrer tout le sens des solutions qu'il a su apporter? L'histoire de la pensée devient alors, non pas une simple source d'érudition, mais principalement, sinon uniquement, une méthode. Elle n'est plus une fin, mais un moyen, et un moyen utilisable même pour ceux qui ne désirent suivre que les grands courants de la pensée. Voilà pourquoi de plus en plus on s'accorde à reconnaître que se pénétrer d'une doctrine dont saint Thomas devait, en s'ouvrant des voies nouvelles, expliciter et parachever la structure métaphysique, c'est tout simplement s'assurer une plus large compréhension de la pensée thomiste.

Le R. P. Boyer, s. j., a également ajouté à la liste de ses ouvrages fort estimés sur la philosophie augustinienne ses *Essais sur la doctrine de saint Augustin*. Dans ce volume se trouvent réunis un certain nombre d'articles concernant l'apologétique, la philosophie et la théologie. Déjà publiées dans des revues diverses, ces études ont été soigneusement revues et mises à jour. L'auteur avoue sur quelques points ses préférences pour les opinions traditionnelles, tandis qu'en philosophie il incline à rapprocher saint Augustin et saint Thomas.

Deux chapitres nous intéresseront particulièrement. Le premier est intitulé : *Dialectique de la conversion de saint Augustin*; le second étudie les rapports de la philosophie à la théologie dans

la pensée augustinienne. Mais nous tenons à prévenir le lecteur que nous ne considérerons pas la question théologique des rapports de la raison et de la foi surnaturelle. Si nous relevons, dans les chapitres susdits, des passages concernant les motifs de crédibilité en matière de foi, c'est uniquement parce qu'ils nous offrent l'occasion de faire ressortir l'enseignement contenu *spécialement* dans la première étape de l'évolution intellectuelle de saint Augustin, telle que décrite par le R. P. Boyer.

« Bien avant de se donner pleinement à Dieu, à cette heure de grâce qu'il vivait dans son jardin de Milan, le brillant rhéteur était revenu à la foi de son enfance. Avant la conversion du cœur avait eu lieu la conversion de l'esprit. C'est la conversion de l'esprit que nous essaierons d'abord de décrire (p. 4).

Le R. P. Boyer n'admet pas, comme on le fait d'ordinaire, que saint Augustin ait été conduit à l'acte de foi par la lecture des néo-platoniciens. Le texte des *Confessions* lui révèle, en effet, « qu'avant de recevoir d'un ami gonflé d'orgueil les livres platoniciens, Augustin avait déjà reconquis une foi assurée et ferme » (p. 4). A l'âge de dix-neuf ans, la lecture de l'*Hortensius* de Cicéron avait déjà commencé, chez lui, à développer un vif désir de vérité.

Il se mit donc à lire les Saintes Ecritures ; mais sans encore y trouver ce qu'il cherchait. D'où provenait donc sa déception ? En reliant celle-ci avec l'enthousiasme éveillé en lui par l'*Hortensius*, il semble exact d'admettre, avec le R. P. Boyer, que dans la Bible Augustin s'attendait de retrouver les jouissances intellectuelles que Cicéron lui avait procurées. Mais, cette fois, il les

découvrirait dans le langage sublime du Christ ; dans un langage qui lui produirait, espérait-il, les raisons philosophiques de cette vie supérieure dont il s'imaginait confusément la grandeur. Vain espoir. Il trouve un Evangile réclamant de l'esprit indocile sa soumission, sans offrir à ses investigations les raisons attendues. Entre son esprit et une doctrine d'autorité un premier conflit s'est engagé. Comment l'esprit se rendra-t-il à l'autorité ? C'est ce que nous voulons voir.

Un moment Augustin croit trouver dans la secte des Manichéens la possibilité de satisfaire aux exigences de sa raison. Les disciples de Mani se disent eux-mêmes apôtres du Christ et tendent cependant à produire une exégèse sacrée qui ne laissera rien d'impénétrable à la raison. Mais voici qu'ils imposent à leurs disciples une longue initiation. Et, ironie du sort, Augustin, dont la raison veut tout pénétrer, vient ajouter foi aux fausses promesses de l'erreur !

Il ne tarde pas toutefois à découvrir l'ignorance même des principaux Manichéens. En même temps, la parole autorisée d'Ambroise ruine les fondements de la théologie manichéenne. Le saint évêque a persuadé son auditeur que là, où la demi-science des Manichéens ne rencontre que scandale et absurdité, se trouve vraiment un sens sublime et digne de Dieu. Augustin commence à regarder de nouveau vers la religion de son enfance. « Et voici que s'accomplit lentement, dans un effort continu de pensée intense, le travail de sa conversion intellectuelle » (p. 188).

La raison d'Augustin se rend donc à l'autorité de la foi. Mais en quel sens devons-nous parler de conversion intellectuelle ?

Ce travail de conversion intellectuelle « consiste, dit le R. P. Boyer, à renverser entièrement les rôles qu'il (Augustin) avait coutume d'attribuer à la raison naturelle et à la foi religieuse ... Jusqu'à présent, il s'agissait de comprendre. La foi n'intervenait que par détour et à titre provisoire. Maintenant, il faut avant tout croire » (p. 188).

Le R. P. Boyer a fort bien discerné les deux étapes de cette conversion. Augustin commença par découvrir qu'il n'y avait pas, dans la foi, de ces absurdités internes que lui reprochaient les Manichéens. Il se persuada ensuite que les Saintes Ecritures « manifestaient par elles-mêmes leur provenance divine, et surtout que cette divine origine resplendissait dans l'Eglise, gardienne des Ecritures » (p. 189). Il est donc certain que ce n'est pas sans motifs qu'il admit de soumettre son esprit à ces vérités révélées qu'il ne pouvait comprendre. Ces motifs sont-ils du ressort de la philosophie ? « Il ne semble pas, répond le R. P. Boyer. C'était plutôt un ensemble de vérités et de constatations, comme l'existence de Dieu et de la Providence, comme l'indigence de l'homme laissé à ses seules lumières, comme la merveilleuse histoire et les rapides conquêtes de l'Eglise, toutes choses qu'on peut connaître sans philosophie proprement dite et que parfois l'on connaît, comme c'était le cas d'Augustin, malgré des erreurs philosophiques qui devraient en pure logique les exclure » (p. 189).

Sans doute la somme de ces connaissances, qui ont conduit Augustin à la persuasion qu'il était raisonnable de croire, ne relèvent strictement pas de la philosophie. Mais, précisément parce que l'esprit humain possède nativement le pouvoir d'y

parvenir, aurait-on raison de soutenir que le jeune converti (ou mieux le futur converti), en commençant de s'y appuyer pour reconnaître ce que la foi a de raisonnable, opérait déjà en son esprit la conversion intellectuelle dont parle le R. P. Boyer ? A cette époque, y a-t-il vraiment interversion, chez lui, des rôles jusqu'alors attribués respectivement à la raison et à l'autorité ? — Il nous semble qu'il y a encore lieu de penser qu'en définitive « comprendre » n'a pas cessé d'être l'objectif prédominant d'Augustin. Quand il s'achemine vers l'adhésion aux vérités révélées, il persiste à vouloir saisir les motifs raisonnables de sa foi ; tout comme en se livrant aux promesses des Manichéens, dont il espérait recevoir le secret de tout pénétrer, il dut encore s'en remettre à leur autorité.

Aussi, aurions-nous aimé voir le R. P. Boyer *insister* davantage sur ce qu'il n'a pas, du reste, manqué d'apercevoir ; c'est-à-dire sur ce qu'il entend par cet « effort continu de pensée intense », dont le résultat allait se trouver dans la conversion intellectuelle comprise dans le sens qu'il lui donne. A l'heure où saint Augustin commence à entrevoir ce que l'acte de foi contient de raisonnable, il s'agit, sans doute, d'une conversion intellectuelle ; mais en ce sens que l'esprit d'Augustin, débarrassé des vaines opinions qui l'avaient empêché de se voir dans sa libre spontanéité, retrouve en lui ces vérités naturelles, dont évidemment il ne peut encore rendre raison, mais qu'il lui suffit d'avoir recouvrées pour se dire redevenu à l'état de véritable certitude. Dans la conversion de son intelligence, il lui faut d'abord détourner son regard des pernicieuses opinions, qui avaient engendré chez

CHRONIQUE DE PHILOSOPHIE

lui le doute et l'inquiétude, pour le reporter sur ce reflet de vérité, dont il reçoit déjà assez de lumière pour diriger sûrement sa marche.

En résumé, Augustin, à la toute première étape de sa vraie vie intellectuelle, dut affranchir son esprit des fausses opinions d'école. Même avant de saisir, à l'aide des écrits néo-platoniciens, les raisons philosophiques de la certitude — même avant le redressement de sa volonté, une conversion intellectuelle s'opérait en lui, mais une conversion que devait précéder une purification de l'esprit. C'est dans ce retour de l'esprit à sa vie propre, c'est dans cette « démarche spontanée de l'intelligence assez consciente pour engendrer une certitude solide, mais trop confuse pour rendre raison d'elle-même », que lui apparurent et le sens raisonnable de la foi religieuse de l'indéniable possibilité d'une doctrine humaine en accord avec les Mystères.

P. Edmond GAUDRON, O.F.M.

Les cordons de la bourse

En lisant le livre de M. Montpetit, les souvenirs de ma jeunesse étudiante me revenaient à la mémoire. J'évoquais la salle de cours de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal où un tableau noir, des graphiques inutilisés et des documents poussiéreux et jaunis formaient un cadre rigide, qui ne parvenait pas à rendre sec et sans vie l'enseignement du maître. Celui-ci arrivait d'un pas lent, un peu lourd, sa serviette sous le bras, l'air détaché, pour ne pas dire désabusé, jusqu'au moment où il commençait sa leçon. Alors, le charme opérait immédiatement. L'œil devenait vif, l'esprit alerte et, se débarrassant de son ennui comme on jette un manteau trop lourd, le professeur se révélait tout de suite. D'un sujet aride, il faisait une question vivante, prenante même, dont il n'indiquait que l'essentiel.

Vulgarisateur né, il intéressait à l'économie politique et aux affaires des gens qui, sans lui, auraient grossi les rangs de ceux que, dans le peuple et la petite bourgeoisie, on appelle encore « les professionnels ». Par là il a exercé une influence profonde sur ma génération. Il a montré la voie des réalisations dans un domaine où ne s'aventuraient, à de rares exceptions près, que les plus dépourvus, c'est-à-dire ceux qu'on n'avait pas jugé dignes des professions libérales. Grâce à son prestige, il a attiré à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales un nombre considérable de jeunes gens et non des moins intelligents. Il les a retenus par la

CHRONIQUE DE PHILOSOPHIE

valeur de son enseignement et, ainsi, il a fortement aidé au développement de ce grand établissement dont on a fêté le 25^e anniversaire cette année. Plus tard, il a fondé l'École des Sciences Politiques et Sociales de l'Université de Montréal. Et là aussi, il a groupé des gens qu'il a formés à l'étude de l'économie politique.

Les élèves savent l'importance du rôle qu'il a joué parmi la jeunesse. Mais le public feignait de l'ignorer¹ quand M. Montpetit décida de compléter l'œuvre orale par l'œuvre écrite. Successivement, parurent « Pour une doctrine » et « Sous le signe de l'or », où il a réuni une partie de ses cours avec des précisions plus grandes et des aperçus plus vastes. Il y a quelques mois, enfin, M. Montpetit donna aux éditions Albert Lévesque un troisième livre consacré aux finances publiques du Canada. Je vais ici en dire quelques mots, qui veulent être simple introduction à la lecture de l'ouvrage.

M. Montpetit a été formé à Paris par des hommes comme Emile Boutmy et René Stourm, qui alliaient une connaissance profonde du sujet au souci de la forme. Comme eux, il a « la coquetterie de l'expression, d'un apprêt discret au service d'une impeccable méthode ». Il a de plus l'art du vulgarisateur, qui néglige le détail pour atteindre le fond même du sujet. Dès les premières pages de son livre, c'est ce qui frappe le lecteur le moins averti. Il sent que l'auteur a écarté soigneusement le fatras des textes et des chiffres pour laisser l'essentiel. Et, ainsi, d'un

1. Malgré les nombreux articles parus dans les revues et les multiples conférences prononcées un peu partout. Au Canada, l'impression créée par les articles et les conférences est, en effet, bien éphémère.

sujet copieux et touffu sort une synthèse, qui précise une question systématiquement ignorée par les parlants français du Canada. Fait assez curieux, en effet, leurs députés se sont ardemment préoccupés du ministère des Postes, grande réserve du patronage politique ; certains sont allés jusqu'au ministère de la Marine, d'autres, les avocats, ont accepté le Secrétariat d'Etat ; et quand ils ont eu la Justice, ils ont cru atteindre le but ultime du Canadien-français. Cela s'explique, évidemment, par l'orientation générale de nos gens vers les carrières libérales et leur ignorance des questions économiques, auxquelles rien ne les préparait. Et c'est ainsi qu'un des problèmes vitaux de notre pays était complètement ignoré par une partie importante de la population, préoccupée avant tout de réclamer sa part de prébende et le respect des droits acquis.

Le livre de M. Montpetit renseigne ceux qui sont curieux de finances publiques au Canada. A côté de faits historiques sur l'évolution, il contient une étude fouillée du budget et des opérations parlementaires ou administratives auxquelles il donne lieu. En résumé, on y apprend comment le budget — « document boîteux » parce qu'il n'est qu'un tableau des dépenses — est préparé par le Cabinet et présenté à la Chambre, qui le discute et le vote. On nous dit également comment il est exécuté et contrôlé. Et ainsi se révèlent à nous les secrets de la science des finances : cette question que nos ancêtres considéraient comme une chasse gardée, mais peut-être aussi, dédaigneusement, comme un passe-temps de marchands incultes.

Comme il donne ses cours, c'est-à-dire, encore une fois, avec

un grand souci de clarté, d'ordre, d'élégance, M. Montpetit expose le sujet. Il montre comment le Conseil des Ministres prépare le tableau des dépenses avec la collaboration des bureaux et sous le contrôle du ministre des Finances ; comment la Chambre, autorité suprême pourtant, se refuse à peu près toute initiative et se contente de discuter, de critiquer un peu ou beaucoup suivant les jours et les ministres ; comment aussi le Sénat s'incline devant la loi de finance avec le respect des droits de la Chambre Basse, établis à la suite de rudes conflits. Plus loin, il explique ce que sont le comité des subsides et celui des voies et moyens — transformation que subit la Chambre lorsque le président quitte son fauteuil et la « masse », sa place habituelle. Simple transformation, mais qui a un résultat important. C'est le moment, note M. Montpetit, où la Chambre va « desserrer les cordons de la bourse ».

Qu'est-ce que le discours du budget ? Que contient-il ? Comment exécute-t-on les prévisions budgétaires et comment les contrôle-t-on ? Cela pose autant de questions, sur lesquels l'auteur fournit des indications précieuses. Et ainsi, il éclaire un sujet difficile à circonscrire parce que la pratique n'est pas toujours fixée. Comme tout ce qui s'inspire des institutions britanniques, la procédure parlementaire présente, en effet, une part d'imprécision, à laquelle l'usage donne une certaine fixité dans la forme comme dans la durée, mais qu'il est parfois difficile de saisir.

M. Montpetit ne se contente pas, cependant, d'exposer le sujet, il en fait la critique. Voici quelques-unes de ses conclusions.

1) L'équilibre du budget est nécessaire. Cependant c'est une

opération qui ne peut se faire du jour au lendemain. L'important, c'est qu'il y ait « une volonté d'assainissement qui tente d'ajuster les dépenses aux disponibilités ». 2) Il serait plus logique que la Chambre étudiât les dépenses projetées en regard des recettes et non isolément, comme on le fait maintenant. Ainsi le budget cesserait d'être un simple tableau des dépenses pour prendre la forme d'un état complet. 3) La Chambre aurait avantage à exercer un contrôle plus ferme sur la dépense. « Avoir lutté des années pour la conquête du pouvoir, note M. Montpetit, et ne pas l'exercer ! Apaisante griserie de la théorie : le peuple, bon géant repu de son succès, se contente de penser que, par ses représentants, il reste libre de secouer le joug et de repousser, s'il lui en prend fantaisie, les propositions d'un Exécutif auquel il laisse, en attendant, la plénitude de ses mouvements. Comme le gouvernement a, somme toute, carte blanche, c'est lui qui prendra l'initiative des économies, à moins que la Chambre n'use du contrôle pour diriger la conduite financière du Cabinet ». 4) Il faudrait élargir le champ d'action de l'auditeur général. « L'auditeur général réclame avec insistance des règlements qui faciliteraient son action ; il les obtient parfois mais souvent sa voix n'est pas entendue. C'est le point névralgique. Que n'applique-t-on pas au Canada la pratique anglaise ? Le comité des comptes publics, sans arrière-pensée politique, étudierait systématiquement le rapport de l'auditeur général et exigerait du conseil de la trésorerie qu'il tranche au moins pour l'avenir les problèmes soulevés par la vérification. Ainsi la chambre exercerait vraiment le contrôle qui lui revient et elle l'exercerait par l'intermédiaire de son représentant,

CHRONIQUE DE PHILOSOPHIE

j'allais écrire après M. Gonthier, de son « employé ». 5) Enfin à propos de l'impôt, M. Montpetit remarque : « Les événements ont bouleversé le régime des impôts établi par la Constitution. Il n'existe plus. Le gouvernement fédéral recourt à l'impôt direct ; les provinces, à des impôts hybrides ; et les municipalités sont à la veille de réclamer tous les impôts, sans se soucier de leur caractère. Il faut répartir de nouveau les sources d'impôt, après les avoir délimitées, sinon même énumérées. La position des provinces et des municipalités n'est plus tenable. Les responsabilités assumées par les provinces au moment de la Confédération se sont alourdies et multipliées à la suite du progrès, et à cause des cristallisations provoquées par le néo-fédéralisme. Les municipalités, chargées de fonctions nouvelles, ont dû contribuer, sans qu'on les consultât, aux institutions sociales, préconisées, imposées par le gouvernement central. C'est la pagaille ».

Aussi conclut-il : il faut agir, mais non par l'emprunt et encore moins par « des emprunts de soudure » — même si l'on prétend par là sauvegarder le fameux pouvoir d'achat, dont on est beaucoup revenu aux Etats Unis. Il faut avoir recours à la déflation, « mais avec un retour à la stabilité monétaire, à la liberté des échanges, à l'équilibre budgétaire ».

Et voilà le livre de M. Montpetit, dans lequel on retrouve la pensée claire et le souci d'exactitude du professeur qui, encore une fois, aura exercé une influence profonde sur la jeunesse de notre province.

Gérard PARIZEAU

Le Sens des Faits

La Société d'Etude et de Conférences

Parmi ces « entreprises » d'ordre intellectuel qui ont vu le jour à Montréal depuis quelques années et comptent au premier chef, la fondation de journaux tels que « L'Ordre » et « La Renaissance », de revues comme « La Relève » et « Les Idées », d'une institution comme cette « école vivante » que vient de créer M. Victor Barbeau pour l'enseignement du français, ou d'un organisme comme « Les soirées littéraires », parmi ces entreprises nouvelles, dis-je, qui se sont donné pour but de répandre parmi les nôtres le goût de la culture et de la civilisation françaises en puisant à leurs meilleures sources, il en est une qui parviendra vraisemblablement à jouer un rôle d'une portée exceptionnelle dans le domaine de nos valeurs spirituelles, si, comme je le souhaite, son heureuse évolution se poursuit : je veux parler de la « Société d'Etude et de Conférences ». Cette organisation forme une filiale de la Faculté de Philosophie de l'Université de Montréal et bénéficie à ce titre des conseils du R. P. M.-A. Lamarche, O. P. et de l'aide officielle des RR. PP. Voyer et Forest, lesquels ont présidé à sa fondation et s'intéressent tout particulièrement à ses destinées. Est-il besoin d'ajouter que ces trois noms se passent de commentaires ?

A l'instar des concerts symphoniques de Montréal, la Société d'Etude et de Conférences peut revendiquer le titre « d'association sans but lucratif ». Malgré la modestie des débuts et le peu de réclame fait autour de son nom, alors que précisément elle en eût valu la peine, elle sut rallier aussitôt de précieux suffrages. Toutefois, je ne puis m'empêcher de songer qu'aux yeux de la critique sa position fut et restera toujours dangereuse, d'abord parce qu'elle s'adresse presque exclusivement à des femmes, et aussi parce que son programme d'étude favorise et comporte (dans un but littéraire) de fréquentes réunions où auraient beau jeu à s'infiltrer le snobisme et un détestable esprit de clan. Mes relations avec la Société d'Etude et de Conférences m'ont cependant permis de me rendre compte à maintes reprises que son seul but était de travailler à susciter et à entretenir dans les esprits l'amour de la chose intellectuelle, le respect de la chose

LE SENS DES FAITS

intellectuelle ; et je sais quelle franchise éclairée, quel rare esprit de fraternelle collaboration l'on y apporte à la discussion des problèmes littéraires ou artistiques les plus intéressants, les plus actuels. J'irais même jusqu'à dire que si quelques-unes de ses adeptes, qui se paraient un peu d'aveuglement du titre d'intellectuelles, ont appris depuis qu'elles la fréquentent à s'examiner davantage, à « connaître le doute », comme dirait la plus intelligente de mes amies, la Société d'Etude et de Conférences mériterait déjà toute notre estime !

D'autres que moi parleront de l'organisation de la Société, du mécanisme, si l'on peut dire, qui la subdivise en multiples cercles d'études, et lui donne des airs de ruche d'une étonnante activité. Je me bornerai à dire un mot concernant la série de conférences qu'elle offre hebdomadairement — d'octobre à mai — et auxquelles, soucieuse d'élargir son champ d'action, elle convie non seulement ses abonnés, mais le public, moyennant un prix d'entrée dérisoire, c'est le mot. Le programme de l'année en cours fut marqué d'une innovation très heureuse : plusieurs causeries furent ou seront consacrées à l'avenir intellectuel du Canada français, le tout formant une sorte de cycle à part où sont envisagés et traités les différents domaines de la poésie, du roman, de la civilisation, de la religion, de l'Université, de l'école, de la science par des écrivains et des conférenciers tels que M. Victor Barbeau, les RR. PP. Lamarche et Forest, le Frère M.-Victorin, M. René Carneau, M. Alfred DesRochers, M. Olivier Maurault, P.S.S. A son tour, Marie LeFranc ne se contenta pas de décrire la poésie de la nature canadienne, mais sa causerie fut elle-même poésie. Nous savons quelle extraordinaire faculté lyrique éveille chez Marie LeFranc ce que notre pays possède en réalité de plus beau : ses bois, ses lacs, ses paysages des Laurentides. « Elle enchante le paysage », disait fort justement M. Victor Barbeau, dans un article qu'il lui consacrait. C'est le propre des seuls grands poètes de donner au verbe cette valeur d'incantation, cette puissance à exprimer l'inexprimable ; et qui aurait pu dire que de ce titre si simple : « Dans le bois », Marie LeFranc saurait tirer une musique inouïe, tout un poème vraiment inspiré qui, je n'hésite pas à le dire, m'a procuré l'un des plus beaux moments « d'évasion » que j'aie connus de ma vie ...

Mais la Société ne se contente pas des sujets et des choses

se rattachant à notre pays et le programme de ses conférences indique un rare électisme. Ainsi, l'œuvre et la personnalité originale et exquise de Marie Noël fut quasi révélée au public bien avant que M. Etienne Gilson s'en fît l'ardent apôtre à son dernier séjour parmi nous, grâce à mon amie Annette Doré (l'une des âmes dirigeantes de l'association) et la façon simple, directe et émouvante avec laquelle elle sut faire ressortir le charme un peu naïf et la pureté inégalable des vers de Marie Noël nous ont laissé le plus délicieux souvenir. L'entreprise a connu bien d'autres réussites : que dire du Boileau (« Boileau, grand caractère ») de M. Olivar Asselin, du Saint-Simon de M. Jean Dufresne ? Tous deux firent revivre de façon étincelante la cour et la société du grand siècle, mais débarrassées de la poussière des manuels, et devenues cette chose vivante, si humanisée et si proche de nous. Qui nous donnera maintenant un Racine, un LaFontaine dignes de figurer auprès du Boileau de M. Olivar Asselin ?

Mais faute de place et de temps, qu'il me suffise de signaler encore quelques autres conférenciers de la Société d'Etude pour les années 1934 à 36 : Le Rév. Père Voyer (« la Danse devant l'Arche »), M. Pierre Daviault (« Huxley »), Mlle Hélène Grenier (« l'Espagne, images commentées »), M. Jean Chauvin (« En Russie »), le T. R. P. Forest (« le Mouvement féministe »), le R. P. Lamarche (« Saint Vincent de Paul et ses Dames de charité »), M. E. Schenck (« Nietzsche et Romain Roland »), M. René Turck (« Claudel »). Mentionnons aussi M. André Fréchet, directeur de l'Ecole Boule de Paris, le Dr Louis Bourgoïn, madame Martine Duguay, M. Edouard Montpetit ...

Ainsi le groupement d'une élite intellectuelle se forme, se cristallise autour de la Société d'Etude et de Conférences : un public sensible, ennemi du snobisme, et de jour en jour mieux averti. Exactement ce qui nous manque.

Annette LASALLE-LEDUC

L'Œuvre de Juvisy

Juvisy. Un de ces villages de la banlieue de Paris qui, en trente ans, ont vu quintupler leur population. Les propriétés domaniales et les grandes fermes s'y sont morcelées et d'immenses lotis-

LE SENS DES FAITS

sements, au milieu desquels l'ancienne église campagnarde, après plusieurs siècles d'immobile actualité, fait tout à coup figure préhistorique. La petite station ferroviaire d'hier, devenue la plus importante gare de triage, déverse aujourd'hui sans arrêt les trains sur tout le midi de la France.

C'est là que se sont installés quelques dominicains, en pleine « ceinture rouge » de la capitale, accueillis d'ailleurs avec une respectueuse cordialité par ces « communistes » qui ne s'effarouchent point du tout de ces robes blanches en liberté.

Une maison qui allie aux allures robustes et claires de la plus moderne construction le dispositif et l'atmosphère du carré claustral. Allez-y à l'improviste, une quelconque après-midi : vous y trouverez, en visite de consultation, de réconfort ou de collaboration, un journaliste ou un directeur d'œuvres, un professeur d'université ou un député, un aumônier jociste ou un producteur de film, un groupe d'étudiants ou un chef routier avec son clan. Aujourd'hui des prêtres et des médecins s'y rencontrent pour assurer en commun le terrain de leur humain travail ; demain ce seront des juristes et des syndiqués ouvriers, puis des militants d'Action catholique, confrontant expériences et doctrines. Un jour le maître LeFur y vient diriger une discussion fort animée sur la politique chrétienne ; une autre fois, Karl Barth, de passage à Paris, y est reçu par Maritain, Gilson et Berdiaeff. Mauriac y envoie son billet régulier, et Daniel-Rops y tient sa rubrique hebdomadaire. C'est un philosophe — rare et magnifique aubaine — ce sont même deux philosophes, Gabriel Marcel et Henri Gouhier, qui sont chargés de la critique théâtrale.

Quel est donc ce carrefour spirituel ?

Le P. Bernadot y arrivait en 1927 avec *La Vie Spirituelle*, qui représentait déjà un immense crédit spirituel ; car cette revue, fondée à l'issue de la guerre, avait donné consistance et direction au renouveau religieux et mystique qui se développait alors d'admirable manière. Par un effet normal de ce rayonnement « contemplatif », naquit alors *La Vie Intellectuelle*, non point certes par une dichotomie fautive et irréaliste entre le spirituel et l'intellectuel, mais, selon le vieux sens des mots, pour incorporer l'esprit, *spiritus*, à la matière multiple des connaissances déployées devant l'intelligence humaine, *intellectus*. D'emblée la nouvelle revue se campa au centre des problèmes du jour, avec une loyauté,

un entrain, une lucidité, qui lui rallièrent vite le suffrage des jeunesses en pleine croissance. Aussi bien les maîtres de ces jeunes générations s'y rencontraient volontiers, théologiens, philosophes, lettrés, économistes, sociologues, techniciens.

D'abord mensuelle, *La Vie Intellectuelle* s'annexa bientôt un fascicule de « documents », dossiers fort appréciés en un temps où tout de même l'on a le goût de l'information précise et étendue. Mais, sous la pression même de la formule adoptée et de l'esprit qui l'employait, il fallut, sans rejeter les éléments documentaires, gagner en « actualité », c'est-à-dire atteindre de plus près, dans notre vie si rapide, la suite des événements, pour y porter la lumière d'un jugement sûr ou le diagnostic requis par la pensée chrétienne : *La Vie Intellectuelle* devint bi-mensuelle.

Une croissance immédiate des abonnements témoigna de la faveur du public : plus que jamais on « mordait » sur l'opinion, et chaque quinzaine le « Billet de Christianus » marquait d'un trait aigu diagnostic et jugement. La sérénité devenait de plus en plus nécessaire, en même temps que l'audace ; car voici que les principes faisaient sentir au fil des jours leur portée concrète et leurs infrangibles exigences. Il y eut alors tels mots prononcés qui s'enfoncèrent à vif dans l'opinion française, non sans réactions violentes de droite ou de gauche. La loyauté, la tenue, la qualité spirituelle, garantissaient d'ailleurs des interventions, que les plus hautes autorités religieuses soutenaient discrètement.

Mais on ne fait pas sa part à l'esprit en travail, et puisqu'on avait consenti à en suivre le mouvement jusque dans le champ de la vie sociale, civique, nationale, internationale, il fallait se porter soi-même en pleine vie quotidienne. Un nouvel organe s'imposait, du type requis pour pareille besogne : laissant à *La Vie Intellectuelle* les amples exposés généraux et les travaux de longue haleine, un hebdomadaire fut créé : *Sept.*, avant l'agilité et l'actualité des feuilles de ce genre. Même matériellement, l'entreprise ne manquait pas de spéciale audace, d'autant que, à ce moment même, l'opinion française se trouva prise dans les remous de l'émeute du 6 février.

Une parole chrétienne, ferme, sereine, trouverait-elle audience dans ce tumulte des voix et des armes ? Et ne fallait-il pas laisser à leur violence les deux « fronts » qui se formaient : le « front *national* » et le « front *populaire* » ? Où alors jouer les

LE SENS DES FAITS

cartes du « parti de l'ordre » contre le « parti de la justice » ? ... Hélas, les mots mêmes révélaient, et révèlent encore, la situation tragique des esprits ; l'erreur de cette opposition entre le « national » et le « populaire » devait dresser l'âme chrétienne contre de pareilles dislocations. Il fallait, au dessus des partis et sans compromission, faire entendre les leçons pontificales de l'Action catholique, et appuyer les revendications de l'ordre chrétien, ordre de justice et de charité, contre le désordre établi. Entre tous, les articles de M. Gilson proclamèrent, fût-ce contre certaines routines des catholiques eux-mêmes, les exigences de l'ordre catholique, et d'abord en matière d'enseignement. Les plus effarouchés d'alors reconnaissent aujourd'hui l'opportunité du diagnostic et la vérité du jugement.

Sur le terrain économique, sur le terrain social, sur le terrain politique, sur le terrain international, *Sept* poursuit son œuvre quotidienne. Il est tel numéro sur l'U.R.S.S., dont 60,000 exemplaires furent enlevés en cinq jours. A l'heure où partis et ligues déchirent la cité, il est parfois malaisé de garder la maîtrise de soi et la transcendance de la doctrine chrétienne. Mais, comme le redisait Mauriac dans un billet récent, c'est la vocation spirituelle du chrétien et l'intensité même de sa vie intérieure qui lui donnent la liberté nécessaire : la vérité le rend libre, y compris vis-à-vis de ses amis.

Au milieu même de son humain tumulte, la demeure de *Sept* est une demeure contemplative : les Prêcheurs, livrés à un labeur harassant, retrouvent sept fois le jour, selon leur liturgie monastique, avec la paix et le silence de la prière, la liberté qu'ils aiment et que tous aiment en eux¹.

M.-D. CHENU, O. P.

1. Il faudrait ajouter, pour évoquer toute l'activité de la maison, plusieurs séries de publication, des *Cahiers de la Vierge* (6 fasc. par an), et surtout l'administration de la *Revue des Jeunes*, dont la direction est assurée à Paris par R. Garric, le fondateur des « Equipes sociales », et par les PP. Chatelain et Forestier : carrefour spirituel encore, près du Couvent de St-Jacques, où maints groupes de jeunes trouvent lumière et inspiration. Elle est, elle aussi, en pleine croissance.

Docteur R. Charette
CHIRURGIEN DENTISTE

FR. 5008

1951 EST, SHERBROOKE

YEUX
OREILLES
NEZ
GORGE

Dr. JULES BRAULT

Professeur agrégé de l'U. de M.
Ex-Médecin de l'Inst. Nazareth
Médecin de l'Hôpital N-Dame

CONSULTATIONS
2 h. à 4 h. et
sur rendez-vous

MA. 7334

418 est, Sherbrooke
(près St-Denis)

Bureau: 376 e. Sherbrooke LA. 5853
Résidence: EL. 5952

Ancien assistant
de la
Faculté de Paris

Dr. Armand Derome

Médecin
de
L'Hôtel-Dieu

HEURES de BUREAU:

2 à 4 h. p. m.

lundi, mardi, jeudi, vendredi.

D'EXTER 8011

5270, N. D. de Grâce, Apt. 3 ANGLE BLVD DÉCARIE

Dr Amherst Hébert, D.D.S.
CHIRURGIEN-DENTISTE

Heures de Bureau: 9 A.M. à 9 P.M. Excepté le LUNDI

BENOIT BISSONNETTE

NOTAIRE

MA. 2143

266 ouest, St. Jacques

Walnut 8117

PRESCRIPTIONS
remplies avec SOIN

PHARMACIE BOULEVARD
P. ARCHAMBAULT, B.Ph.

TABAC-BONBONS
CRÈME-GLACÉE

3857 Blvd. DÉCARIE COIN N.D.G.

A. NORMANDEAU

D'EXTER 6526

MARCHAND de GLACE en GROS et DÉTAIL

La glace pure et naturelle
conserve vos aliments frais

SERVICE RAPIDE + LIVRAISON SPÉCIALE
2114, Old Orchard

*Nous recommandons
les liqueurs
CORONA*



RJ Votre garantie de
réel **ROOT JUICES**

WILBANK 0470

Manufacturiers de
HIRES ROOT BEER

EQUIPEMENTS
des plus
MODERNES

L. THÉRIAULT ENG.

ENTREPRENEURS
de
POMPES FUNÈBRES
et
EMBAUMEURS

Bureau Chef:
1270, LA PRAIRIE, près CENTRE
71 Av. de L'ÉGLISE, VERDUN

WI. 5560
FI. 7087

VICTOR DECARIE

HORLOGER
BIJOUTIER
GRAVEUR

5307, QUEEN MARY ROAD
MONTREAL

TEL. Rés: ELwood 6641

C. LAMOND & FILS, Limitée

MANUFACTURIERS
de BIJOUTERIE

929, Bleury

*Insignes
Médailles
Bagues*

TEL. LANcaster 1771

L'Esprit des Livres

FRANCISCUS TER HAAR, C.S.S.R. — « Casus Conscientiæ de Præcipuis hujus Ætatis Peccandi Occasionibus ». — Editions Marietti, 1934.

Les écoles non-catholiques, les journaux neutres et les mauvais livres, les danses modernes, le théâtre et le cinéma, les fréquentations, la mode féminine, la radio et les tavernes : voilà les principales occasions de péché de notre temps. Elles placent souvent la conscience catholique dans des situations délicates et difficiles. C'est alors pour le prêtre soucieux de répondre aux besoins de son temps un devoir grave d'éclairer sur cette matière la conscience des chrétiens, surtout par la prédication et le confessionnal.

Mais pour être capable de régler avec compétence tous les cas de conscience concernant les principales occasions de péché de notre époque, le prêtre doit d'abord posséder avec maîtrise les grands principes de théologie morale sur les occasions de péché en général, sur les occasions prochaines nécessaires ou volontaires. C'est à cette condition seulement qu'il descendra avec sûreté dans les cas concrets pour déterminer quelle attitude un catholique doit tenir à l'égard de chacune de ces occasions de péché et pour savoir quelle conduite il doit lui-même tenir au tribunal de la pénitence envers ceux qui vivent dans ces occasions.

Le prêtre désireux de donner des directions éclairées sur ce sujet, lira avec profit ce volume de 184 pages écrit en latin par un rédemptoriste, le R. P. François Ter Haar, et intitulé : Casus Conscientiæ de Præcipuis hujus Ætatis Peccandi Occasionibus.

Nous souhaitons à ce livre d'être accueilli dans les bibliothèques sacerdotales.

Raymond-Marie Bédard, O. P.

Abbé C.-E. ROY — Lucien BRAULT — « Gaspé depuis Cartier ». Au moulin des Lettres. Québec 1935.

Le quatrième centenaire de la prise de possession du Canada par Jacques Cartier nous a valu, dans le domaine de l'Histoire régionale qu'on a raison de vouloir développer et où il reste encore trop de mines inexploitées, une vivante Histoire de Gaspé publiée en collaboration par M. Charles-Eugène Roy, alors curé d'office, et M. Lucien Brault, des Archives Fédérales. Elle est très bien présentée et contient des renseignements du plus haut intérêt.

Monsieur le Sénateur Thomas Chapais, professeur d'Histoire du Canada à l'Université Laval, l'a honorée d'une préface élogieuse qui résume à grands traits, mais avec précision et largeur de vue les principales phases de l'histoire gaspésienne.

Intitulée : « Gaspé sous la croix de Cartier », la première partie de cet

435 rue St. Grégoire

CAumet 1442

**QUALITÉ
QUANTITÉ**
est notre DEVISE

La CIE de CHARBON MONTREAL
maison can.-française catholique
M.J.A. AIRD, prop.
30 ans d'affaires honnêtes

**BOIS de CHAUFFAGE
CHARBON
HUILE à CHAUFFAGE**

Partout dans la province et toute quantité
Fournisseurs des RR. PP. Dominicains

ELwood 6483

E. RANGER, PROP.

PLOMBERIE ÉCONOMIQUE
Plombier - Couvreur

4228 Blvd DÉCARIE

MONTREAL

SIMARD & CO.

Travaux en tôle
de toutes sortes.

LAncester 2971

**COUVREURS
GÉNÉRAUX**

3339, Clark

J.W. JETTÉ, LIMITÉE
ENTREPRENEURS

CHAUFFAGE PLOMBERIE

cuisine à vapeur
buanderie
plans de pouvoir
chauffage circulation forcée

2114 EST, RACHEL

NAP. DEGUIRE

ENTREPRENEUR-PLOMBIER
COUVREUR, POSEUR
d'appareils à eau chaude et à vapeur, etc.

Bureau: EL. 6902

Rés: EL. 6545

4236 Blvd DÉCARIE

Avec les Compliments de

Chalifoux & Fils
LIMITÉE

INGÉNIEURS-MÉCANICIENS-FONDEURS

Bureau: 1106 BEAVER-HALL HILL, MONTREAL

Spécialité:

foyers mécaniques
'VOLCANO'

Usines: St-Hyacinthe

ENTREPRENEUR-ELECTRICIEN

J.A. ST-AMOUR LIMITÉE

Assst. complet
d'accessoires électriques

CRescent 3345

TRAVAUX de tous
genres en électricité

6575, St. Denis

Institutions religieuses
Décors religieux

GODIN & DROUIN

Peintres
Décorateurs

Dollard 8710

1267 EST, St Zotique

J.A. ROY
ENTREPRENEUR-ELECTRICIEN

VENTES et
INSTALLATIONS
de souffleurs

JOUR + NUIT
TEL: CRescent 0580
5880, HUTCHISON

JOS. BEAUBIEN, PRÉS.

R. BOUVRETTE, VICE-PRES.

B.B. ELECTRIC CO. LIMITED
ENTREPRENEURS ELECTRICIENS

CR. 8334

6961 BLVD St. Laurent

FAIkirk 1095

DESMARAIS & CIE

ENTREPRENEURS
de
**PEINTURE
DÉCORATION
TAPISSAGE
VITRAGE**

Estimation sur demande

4672 St-André

L'ESPRIT DES LIVRES

ouvrage est presque toute consacrée au célèbre explorateur malouin. Ses origines, sa vie de marin, son courage, sa foi chrétienne et son esprit vraiment apostolique y sont illustrés par des faits indéniables et des documents de première valeur.

La deuxième partie nous met en contact immédiat avec l'histoire réelle de Gaspé dont les deux premiers siècles n'ont été témoins d'aucun développement important. « Ni au dix-septième ni au dix-huitième siècle, écrit M. Chapais, la domination Française ne vit la Gaspésie se développer, se coloniser, comme auraient pu le désirer les chefs de la Nouvelle-France ». Aussi l'auteur du Livre-Souvenir se borne-t-il à signaler, de cette époque, les premières pêches et les premières missions.

Gaspé commence de vivre véritablement sous le régime anglais. L'histoire de cette période est extrêmement intéressante, parce qu'elle rappelle les origines souvent héroïques de la plupart de nos paroisses canadiennes. Le chapitre qui traite de « Gaspé Episcopal » mérite, à mon sens, une mention toute spéciale : il montre une fois de plus la merveilleuse expansion spirituelle et temporelle que ne manque de provoquer, chez nous, l'érection d'un nouveau diocèse.

On a fait de cet ouvrage des critiques bienveillantes et des critiques destructives ... Cela signifierait peut-être qu'il n'est pas sans valeur et sans défaut ! Quoi qu'il en soit, nous croyons que ce beau livre, abondamment illustré, écrit d'un style clair et ordinairement élégant, est à mettre entre les mains de tous les Canadiens, surtout des enfants de nos écoles et de nos collèges. Ils en tireront des leçons de salutaire patriotisme en même temps que des exemples magnifiques de courage et de persévérance dans la réalisation des grands idéals.

A.-G. Albert, O. P.

LOUIS LAJOIE, C. J. M. — « Bonté Généreuse ». — *Mère Marie de la Nativité Desmons* (1836-1907), Religieuse de Notre-Dame de Charité du Refuge, Supérieure du Monastère de Saint-Cyr, Rennes. Pierre Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris-VIe.

Mère Marie de la Nativité Desmons connut la souffrance et les difficultés dès son bas âge. Elle naquit en effet de parents pauvres, qui s'opposèrent d'abord à son entrée en religion. Elle mit sa confiance en Dieu cependant, et bientôt eut raison de tout.

Entrée en religion, elle se distingua par son application aux observances et à la règle, ainsi que par ses nombreuses qualités. A une nature très riche, en effet, elle joignait un grand esprit de foi. Vite gagnée à l'estime de ses compagnes, elle fut bientôt élevée aux charges de la communauté. Elue économe d'abord, et ensuite supérieure pendant plus de 25 ans, elle fournit maintes preuves de ses rares talents et capacités, ainsi que de sa grandeur d'âme. Profondément religieuse, intendante et directrice de premier ordre, elle sut toujours faire fleurir dans sa maison la sainteté et la prospérité, et cela, d'une façon tout à fait charitable et fraternelle à la fois. Son activité bienfaisante s'exerça même à l'extérieur du monastère, sous diverses formes d'aumône :

III AMherst 1314

ENTREPRENEUR-
PLÂTRIER

THEO. BIBEAU

TOUS TRAVAUX
en
PLÂTRE et CIMENT

5330, CHAMBORD

New Method Washing Ltd

tous genres de lavages et de nettoyages

nettoyage à sec et sans odeur

ZORIC

DOLLARD 4661

5276, FABRE

A. DURIVAGE

AMAZON

AM.9480

DU BON LAIT DE CHEZ-NOUS

COOPERATIVE

Lait et Crème Montréal

4105 est, Notre-Dame AMherst 2171

LAITERIE PERFECTION DAIRY LIMITED

FR. 3186* 2565, Chambly

J. HENRI ACHIM HARbour 8775

Dorure Argenture Vernissage à l'Or

PLAQUEUR de la MAISON BIRKS pendant 18 ANS

Pour le clergé et les communautés religieuses 987 Blvd St-LAURENT

ART. FORTIER

STATION de GAZOLINE

SERVICE de BATTERIES RÉPARATION GÉNÉRALE

BYWATER 0934 7135 Côte des Neiges

O'CONNOR'S FISH CO. LIMITED

RUES KING & WILLIAM ETABLI depuis 75 ans TEL: MA. 1346 3 Lignes

DISTRIBUTEURS de POISSONS en GROS

Les CAFÉS THÉS CONFITURES

J.A. DESY LIMITEE

SONT LES MEILLEURS

Torréfions, importons et manufacturons nous-mêmes

MONTRÉAL

CIE ACME CRYSTAL PHILIPPE CÔTÉ, PROP.

SUGGÈRE UN DES DERNIERS MODÈLES comme CADEAU le plus apprécié

15 PIERRES (SUISSE) \$10.00

aussi autres modèles de \$4.00 ou plus.

ÉCONOMISEZ en ACHETANT ou FAISANT RÉPARER vos MONTRES CHEZ le MANUFACTURIER

Fournisseurs des Pères Dominicains

MAquette 2737

SERVICE RAPIDE, SANS ÉGAL EXAMEN et AJUSTEMENT GRATUITS

PRIX SPÉCIAUX aux Institutions Religieuses

359 ouest, St-JACQUES en face de la Banque ROYALE

MENARD

BUANDERIE

Lavage Réparage Raccordable LINGE d'ÉGLISE fait avec soin

Prix spéciaux pour Communautés Religieuses

OUVRAGE GARANTI SERVICE RAPIDE

CLAIRVAL 5706 554 St-CLÉMENT

L'ESPRIT DES LIVRES

De là ces deux mots qui résument toute sa vie : « Bonté Généreuse ».

H.-M. H.

Abbé V. GERMAIN. — « Les récits de la Crèche ». *Contes et nouvelles*. Imprimerie « L'Action Catholique », Québec, 1935. Chez l'auteur : 680 bis, Chemin Ste-Foy, Québec.

Voilà un volume très captivant et surtout moralisant. Le genre s'y prêtait : contes et nouvelles, un peu à la LaFontaine ; non de simples fables cependant, mais bien « description de la vie réelle ». Question de naissances illégitimes et d'enfants abandonnés ! Question aussi de responsabilité et de charitable adoption !

Littérature toute simple, « sans métier comme sans apprêts », mais qui s'harmonise bien avec le genre. De plus, but « utilitaire, ou mieux apostolique ». En effet, sur ce simple thème : « malheur des personnes tombées et grande charité des parents adoptifs », se greffe une grande thèse : « l'aumône, source de bénédiction et l'inconduite, source de châtiments ».

Qui lira sans émotion : « Une ébauche d'enfant » (p. 61), où l'on scrute le sort des enfants morts sans baptême : rien n'y choque la théologie d'ailleurs assez imprécise à ce sujet, tout au contraire y est conforme à l'analogie de la foi et au sens chrétien. Quant à « La Maison de Béthanie » (p. 67), l'identification des trois Marie prêtait à un beau sujet de réhabilitation, mais moins conforme à l'exégèse. L'Eglise latine, il est vrai, est pour l'identification, mais seulement depuis saint Grégoire le Grand, tandis que l'église grecque lui a toujours été contraire. De plus, les exégètes modernes (v. g. M.-J. Lagrange, Fillion, Knabenbauer et Calmet, à la suite d'Estius, de Bossuet et de Mabillon) les distinguent nettement. L'on pourrait tout au plus, identifier Marie-Madeleine et la pécheresse ...

Une profonde tristesse nous envahit en lisant : « La Journée de Jean » (p. 101) et sa complainte ; tandis que le sort de « Martin » (p. 109) remplit l'âme d'une indicible consolation. Citons encore parmi les meilleures pièces : « Recouvrement » (p. 153) et « L'enfant ... de la faiblesse » (p. 161).

Ces récits s'adressent bien « à toute personne, sérieuse, personne de tout âge, de toute condition, de tout état ». Puissent-ils trouver place en toute bibliothèque paroissiale et familiale : jeunes gens et jeunes filles, époux et épouses, éducateurs et éduqués, tous y puiseront une meilleure compréhension des problèmes de la vie réelle. Puisse le sort de ces innocentes victimes apitoyer jusqu'à la « grande charité de l'adoption ! »

L.-G. Bruneau, O. P.

Acta pont Academiae Romanæ S. Thomæ Aq. et religionis catholice. Nova Series, Vol. I. Anno 1934. Marietti, 1935

L'union de l'Académie Romaine St-Thomas d'Aquin et de l'Académie Pontificale de Rome explique le titre de cette nouvelle série de publications, qui en somme, ne fait que continuer l'œuvre commencée en 1880 avec les plus

ST-HYACINTHE

Tél. 620.

Geo. E. Bernier
RESTAURATEUR
ÉPICIER

17, LAFRAMBOISE ST-HYACINTHE

BUREAU: Tél. 264
 7 LAFRAMBOISE

TEL-PRIVE:
 G. ST-PIERRE, 806J
 J. LAROSE, 533W

ST-PIERRE & LAROSE
MARCHANDS

BOIS & CHARBON
 ST-HYACINTHE, P.Q.

Tél. 374M

OSCAR LAGASSÉ

Entrepreneur-Plombier
 Spécialité en réparation de tous genres.

12, rue Mondor ST-HYACINTHE

129, rue Cascades Tél: 808j

Gérald Brousseau
 ST. HYACINTHE, P.Q.

NOUVEAUTÉS POUR HOMMES
 SPÉCIALITÉ: Habits faits sur mesures par les
TIP TOP TAILORS
 SATISFACTION GARANTIE

Tél: 113W

BUANDERIE MATHIEU

Lavages de toutes espèces: (à prix modéré)
 Chemises, Collets, Lavages de famille

JOS. MATHIEU, Prop.
 132, St-Antoine ST-HYACINTHE

TÉL. 758W

Maurice J. Bernier, D.C.
Chiropraticien

Usage du Radioclast
 127, rue Girouard
 ST-HYACINTHE, P.Q.

Tél. 595W

Bouchard & frères

Peintres - Décorateurs
 Spécialité: Communautés Religieuses

40, rue Héloïse St-Hyacinthe

Tél. Bureau 31
 Tél. Résidence 689

Bureau établi en 1900

Duckett & Duckett
Enrg.

J.-B.-E. DUROCHER, Prop.
 COURTIERS EN ASSURANCES GÉNÉRALES

Place du marché, 84, rue St-Simon
 ST-HYACINTHE, P.Q.

Maison Privée 474W TEL. 461

OSA BLANCHARD
BOUCHER

Assortiment complet de Viande de choix
 Spécialité: Volailles

24, ST-MICHEL ST-HYACINTHE

Pour vos yeux, consultez

ANTONIO BRETON
 Optométriste diplômé
 chez
L.A. BRETON & FILS
 BIJOUTIERS

155, rue Cascades, ST. HYACINTHE Tél. 273W
 ATTENTION SPÉCIALE AU CLERGÉ

Tél. 172F Rés. 46, rue St-Hyacinthe

Magasin Moderne

5c. à \$1.00
 C.-O. LUSSIER, Prop.

67, RUE ST-FRANÇOIS ST-HYACINTHE

MONTREAL ·· ST-HYACINTHE

LA SOCIÉTÉ DES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS

✓✓ FONDÉE EN 1876 ✓✓

Société mutuelle astreinte aux mêmes obligations légales de sécurité que les Compagnies commerciales.

VIE, ACCIDENT, MALADIE INVALIDITÉ, RENTES VIAGÈRES

Tous les bénéfices réalisés, au lieu d'être distribués à des actionnaires, vont directement aux assurés eux-mêmes.

Assurance en vigueur \$50,000,000.00

Bénéfices payés: \$21,500,000.00

Fonds accumulés: \$14,500,000.00

Dividendes payés aux sociétaires durant l'année 1934: \$89,476.70

850 succursales et bureaux de perception au Canada et aux Etats-Unis

Accueil, Renseignements et Publicité: 924, rue Saint-Denis

Sec. Adm. et Bureau médical: 930, rue Saint-Denis

• Siège social: MONTRÉAL

CHOISISSEZ

Votre avenir est entre vos mains: Prodiges aujourd'hui, pauvre demain. Économisez aujourd'hui, riche demain. Ne gaspillez pas votre argent, vous en aurez besoin un jour. Les petits sacrifices d'aujourd'hui vous donneront demain de grandes satisfactions. Ouvrez un compte d'épargne à la

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

534 bureaux au Canada
 Succursale à St-Hyacinthe
 E.-O. Desjardins, gérant

Tél. Fitzroy 5222*

DAIGLE & PAUL
Limitée

MARCHANDS EN GROS ET EN DÉTAIL

BOIS DE SCIAGE
 Lattes, Bardeaux, Moulures,
 Jalousies et Portes de tous genres

1962, AV. GALT MONTRÉAL

DOMINION BLANK BOOK CO. LIMITED

SAVOY ET SES FILS LIMITED

La manufacture de papeterie la plus importante au Canada

Livres pour Comptabilité Sacs à Chapeaux
 Livres à Feuilles Mobiles Sacs pour Pâtisseries
 Livrets de comptoir Enveloppes Commerciales

Toutes les formes, tous les genres

Bureau Chef: Saint-Jean, P.Q.
 Succursales Montréal, Québec, P.Q.

Cusson & Cusson

Vêtements pour hommes

195, Cascades St-Hyacinthe

L'ESPRIT DES LIVRES

illustres collaborateurs.

Une simple énumération des sujets traités dans les « dissertations » et de leurs auteurs respectifs nous révélera l'importance de ce premier volume. Voici : « Il significato storico di S. Tommaso d'Aquino : » A. Masnovo ; « Doctrina thomistica de potentia et actu vindicatur : » I. Gredt, O. S. B. ; « De valore objectivo cognitionis sensitivæ : » A. Mills, O.S.M. ; « Circa historiam distinctionis essentialis et existentis : » M. Grabmann ; « Philosophie de la nature et sciences expérimentales : » J. Maritain ; « Bertrando Spaventa : » T. Bartolomei, O.S.M.

Les « dissertations in publicis ... » de même que les « relationes et discussiones in privatis ... » réunies dans ce volume, le placent au premier rang des publications de ce genre.

L.-M. G.

R. P. J.-V. DUCATTILLON, O. P. — «Le vrai et le faux patriotisme».

290 p. Editions Spes, 17, rue Soufflot, Paris-V, 1933.

Ce volume contient cinq grandes conférences données à Paris en 1933, devant les Volontaires du Pape, par le révérend Père J.-V. Ducattillon, prédicateur du prochain Carême à Notre-Dame de Montréal. Prononcées et publiées telles qu'écrites auparavant, selon le témoignage du T. R. P. Padé, provincial, ces conférences mirent en branle plus d'une cloche au son contradictoire, comme il fallait d'ailleurs s'y attendre en un pareil sujet. Celle du Vatican devait résonner à son tour dans ce document qu'il suffit de reproduire pour mettre en lumière, dès avant son arrivée parmi nous, la tranquille audace et la sûre orthodoxie du distingué prédicateur. — M.-A. L.

Secretaria Di Stato
Di Sua Santità
No 127340

Dal Vaticano, le 4 novembre 1933

Révérend Père Ducattillon, O. P.
272, Faubourg Saint-Honoré, Paris.

Mon Révérend Père,

Sa Sainteté a agréé avec une paternelle complaisance l'hommage de vos conférences de l'Institut Pie XI sur « Le vrai et le faux patriotisme ». Il convenait en effet de projeter sur ce sujet si délicat la grande et sereine lumière des enseignements traditionnels de l'Église. Vous l'avez fait avec beaucoup de sagesse, en vous réclamant du précieux patronage de vos supérieurs hiérarchiques, du Révérendissime Père Gillet, maître général des Dominicains, et de son Eminence le Cardinal Archevêque de Paris.

Le Saint Père vous bénit de tout cœur, mon Révérend Père, et en vous adressant mes remerciements personnels pour l'exemplaire que vous avez bien voulu m'offrir, je vous prie d'agréer, la cordiale expression de mes sentiments religieux en Notre-Seigneur.

E. Card. Pacelli

ST-HYACINTHE

TEL. 36 219, CASCADES

PAUL EMILE GAUCHER
RADIO, GLACIÈRES
LAVEUSES

VISITEZ NOTRE ÉPICERIE MODERNE
THÉ, CAFÉ, BISCUITS, FRUITS, etc.
Fournisseur des Pères Dominicains

TEL. 310
188

JOS. BERTRAND ENRG.
DIRECTEUR DE FUNÉRAILLES

TAXI LOCAL — LONGUE DISTANCE SUR DEMANDE
30, LAFRAMBOISE ST-HYACINTHE

ST-HUGHES TEL. 704 R.13
STE-ROSALIE " 711 R.22

TEL. 119

ETABLI EN 1889

**CONRAD
SICOTTE**
SUCESSEUR DE
JOVITE SICOTTE

MEUBLES, TAPIS, PRELARTS, RIDEAUX
CADRES, RADIOS ROGERS MAJESTIC

35, RUE MONDOR
SAINT-HYACINTHE, P.Q.

44, rue LAFONTAINE Tél. 34

Laiterie ~
~ *Yamaska*

ANTONIO RONDEAU, Prop

LAIT - CRÈME - BEURRE
PASTEURISÉS
VI-CO - YOGHOURT

TÉLÉPHONE: 178
À VOTRE BON SOUVENIR

**Messier
Et
Fils**

POISSONS, HÛTRES,
FROMAGES, ÉPICERIES
46, CASCADES - ST-HYACINTHE

Henri Raymond & Cie

ASSURANCES
GÉNÉRALES

258, BOULEVARD GIROUARD Tél. 259

TEL. 325

P. RAVENELLE

Marchand de Chaussures

135, Cascades

ST-HYACINTHE, P.Q.

Antoine Bienvenue

Directeur de Funérailles *Taxi Moderne*
Tél. 128 Tél. 24

SERVICE D'AMBULANCE,
♦ JOUR ET NUIT ♦

SERVICE PROMPT — JOUR ET NUIT
PRIX SPÉCIAUX POUR LONGUE DISTANCE

72, RUE MONDOR ST-HYACINTHE, P.Q.

TEL. 666

Pour conventions, réunions officielles,
expositions d'échantillons, etc.
vous trouvez tout à souhait

au
GRAND-HÔTEL

AURÈLE GAUDET-PROP.

BOULEVARD GIROUARD ST-HYACINTHE, P.Q.

**PHARMACIE
SAINT-HYACINTHE**
.. PLACE DU MARCHÉ

165, rue CASCADES

Spécialité: Les prescriptions — Articles de toilette —
Bonbons, Parfums — Remèdes "Rexall" — Articles de
caoutchouc — Agences: Articles de photographie,
le Kodak EASTMAN

J.-H.-E. BRODEUR, propriétaire

Tél. Magasin 237
Résidence

**LALIME &
CADORETTE ENRG.**

H. O. CADORETTE, prop.

Ferronneries, Peintures, Vitres, Tapisseries,
Vaisselle, Articles de Photographie,
Plâtre, Ciment, Briques, Plomberie, etc.

107, rue CASCADES ST-HYACINTHE

TEL. 95

Ernest J. Chartier

Distributeur du fameux
anthracite écossais

136, Girouard

St-Hyacinthe

TEL. 691-W

**BROUILLETTE
&
FRÈRES
LAI TIERS**

Fournisseurs des Pères Dominicains

131, Ste-Héloïse St-Hyacinthe

**LA COMPAGNIE
D'EAU MINÉRALE**

F. DAOUST.
GÉRANT.

Philudor Eau Minérale
de St-Hyacinthe

148, rue Concorde

Tél. 59w

SOIR 918
JOUR 775

248, RUE CASCADES
ST-HYACINTHE, P.Q.

J. Ernest St-Onge

MARCHAND

ET ENTREPRENEUR-ELECTRICIEN

LAVEUSES, RADIOS, POÈLES ÉLECTRIQUES

BRÔLEURS À L'HUILE
"NU-WAY" "FESS"
"TIMKEN"

DISTRIBUTEUR
GLACIÈRES "FRIGIDAIRE"

**ST-HYACINTHE
TRANSPORT INC.**
OPÉRANT
ST-HYACINTHE RAPID TRANSPORT

MONTREAL
231, YOUNG ST.
WL.2192

ST-HYACINTHE
34½, PIÉTÉ
TÉL. 396-888

Service Quotidien Montréal-St-Hyacinthe

L'ESPRIT DES LIVRES

Paul RENAUDIN. — « Marie de l'Incarnation » — Ursuline de Tours et de Québec. — Essai de psychologie religieuse. Bloud & Gay, Paris 1935. Prix : 36 f.

Ce livre nous fait connaître, dans sa courbe hardie et son épanouissement surprenant, l'existence d'une femme qui nous fut révélée, voici quelques années, par un chapitre de l'abbé H. Bremond dans son *Histoire du Sentiment religieux en France*, puis par l'admirable édition critique que Dom Jamet est en train de nous donner des Œuvres spirituelles et de la Correspondance de Marie de l'Incarnation. Marie Guyart, petite bourgeoise de Tours, mariée à dix-sept ans, veuve à dix-neuf, puis religieuse Ursuline à Tours et à Québec, fut une femme d'action, une grande missionnaire, la première religieuse française qui passa les mers pour aller gagner des âmes au Christ, et l'une des pierres d'angle de l'établissement religieux français au Canada. C'est la vénérable ancêtre de toutes nos intrépides Missionnaires d'aujourd'hui.

Mais, en même temps, Marie Guyart est une mystique insigne, qui doit prendre rang parmi les plus grands spirituels de notre race. Bossuet la comparait à Sainte Thérèse. Elle nous a laissé les plus beaux textes de notre littérature mystique française. La vie apostolique de Marie de l'Incarnation n'est que le prolongement, l'épanouissement de sa vie mystique. Marthe et Marie, Marthe parce que Marie : la grande loi du mysticisme occidental se vérifie en elle d'une manière frappante.

De tous les points de vue donc, une biographie de cette figure si curieuse s'imposait, maintenant que les recherches et les publications de Dom Jamet l'ont rendue possible.

Par ailleurs, l'auteur a voulu, sur cet exemple clair et typique, sur ces textes révélateurs, étudier ce qu'est une expérience mystique. Expérience incommunicable en son fond, cela va sans dire ; mais qui demeure pourtant (les analyses des mystiques sur eux-mêmes le prouvent) un fait de conscience, observable comme tous les autres et qui relève, pour une large part, de la psychologie humaine. Examiner une destinée mystique sans apriorisme théologique comme sans parti pris rationaliste, montrer les problèmes divers qu'elle soulève, essayer d'en tirer les conclusions de l'observation impartiale : tel est l'objet propre de ce livre. Une telle étude intéresse aussi bien les incroyants que les croyants.

La psychologie religieuse est un des domaines les plus émouvants, et les moins connus encore, de la science de l'âme. La contribution qu'on trouvera ici, sur un cas particulier, voudrait aider, comme a fait récemment le livre de M. Bergson, à éclairer cette grande forme de vie mentale, cette rencontre mystérieuse de l'humain et du divin dans une conscience individuelle, qu'est le Mysticisme catholique.

R. D.

ST-HYACINTHE

J.A. Boulay

Marchand - Tailleur - Hardes Faites
 SPÉCIALITÉ:
 HABITS FAITS SUR MESURE
 Magasin 118W 214, RUE CASCADES

TEL. Crèmerie 593

CRÈMERIE de ST-HYACINTHE

ARTHUR GIARD, PROP.

Lait - Beurre Pasteurisé - Crème
 Crème à la Glace

St-Hyacinthe, P.Q.

88, rue SAINT-SIMON Tél. 112

M.O. David & Cie.

Enrg.

VÊTEMENTS pour
 HOMMES et GARÇONS
 J.-E. CADIEUX
 Prop.

SAINT-HYACINTHE, P.Q.

TELEPHONE 486

ED. BERNIER & CIE

PLOMBIERS

POSEURS D'APPAREILS DE CHAUFFAGE
 À EAU CHAUDE ET À VAPEUR

FOURNISSEURS DES PÈRES DOMINICAINS

51, RUE CASCADES ST-HYACINTHE

TEL. 530

W.J. Mongeau

Limitée

DIRECTEUR DE FUNÉRAILLES

Service d'ambulance,
 taxi - salon mortuaire,
 morgue municipale

Angle des rues
 Grouard & Concorde St-Hyacinthe

Rés. Tél. 695W

Bureau Tél. 822W

C.A. Bishop, D.C.

Chiropracticien

SERVICE RADIOCLAST
 TRAITEMENTS ONDES
 COURTES

Adresse Bureau 91, ST-ANTOINE
 Résidence 2, ST-FRANCOIS

EUGÈNE CÔTÉ

PRÉSIDENT
 J. A. & M. CÔTÉ LTÉE.

Manufacturiers de Chaussures

ST-HYACINTHE
 P.Q.

RÉSIDENCE 891
 ENTREPÔT 27

C.-J. Hubert

GRAINS ET FARINES

GROS ET DÉTAIL

FARINES

GLENORA CAVALIER

100, St-Antoine, St-Hyacinthe, P.Q.

Casavant & Frères

Limitée

FACTEURS D'ORGUES

ST-HYACINTHE, P.Q.

ÉTABLIE EN 1880

Au delà de 1500 orgues à tuyaux de toutes dimensions ont été
 installées par cette maison dans toutes les parties du monde.

TEL. BUREAU 244W-88

MAISON ÉTABLIE EN 1879

A. Blondin

LIMITÉE

"INSUL-BOARD"
 BOIS DE CONSTRUCTION - GYPROC
 FOURNISSEURS EN GROS
 PLOMBERIE, CHAUFFAGE ET MATÉRIEL
 DE CONSTRUCTION, PEINTURE
 ET VERNIS

113, RUE CASCADES
 SAINT-HYACINTHE

177, rue Cascades Tél. 233

OSCAR POTNIER

BIJOUTIER
 et
 OPTICIEN

ST-HYACINTHE, P.Q.

TEL. 214

J. JETTE

Meublier

PLACE DU MARCHÉ

UNE ATTENTION TOUTE SPÉCIALE
 EST DONNÉE AUX
 COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

COIN ST-FRANCOIS & ST-ANTOINE
 ST-HYACINTHE

PHARMACIE L.P. GAUCHER

BACHELIER EN PHARMACIE

GROS et DETAIL

223, RUE CASCADES
 SAINT-HYACINTHE

Téléphone 86

TEL. 317

R. GLADU

Boulangier

SPÉCIALITÉ:

PAIN AU LAIT
 &
 PAIN DE SON

7, ST-CHARLES ST-HYACINTHE

198-200, CASCADES Tél. BELL 537

Jos. Souaid & Cie.

MARCHANDS EN GROS

MARCHAND EN GROS

MARCHANDISES SÈCHES
 ET DE FANTAISIE

SPÉCIALITÉ - COUPONS

ST-HYACINTHE, P.Q.

Tél. Magasin 634
 Tél. Maison Privée 151W

224-226 rue CASCADES

Paul E. Poirier

MAISON CANADIENNE-FRANCAISE

Le Salon de Nouveautés pour Dames,
 le plus chic de la Ville de Saint-Hyacinthe

Spécialités: Costumes, Robes, Manteaux, Fourrures, Gants, Bas, Sous-Vêtements, etc.

TEL. 385

J.E. Langlois

Enrg.
 O. BOULAY Prop.

FOURRURES

185, rue Cascades St-Hyacinthe

